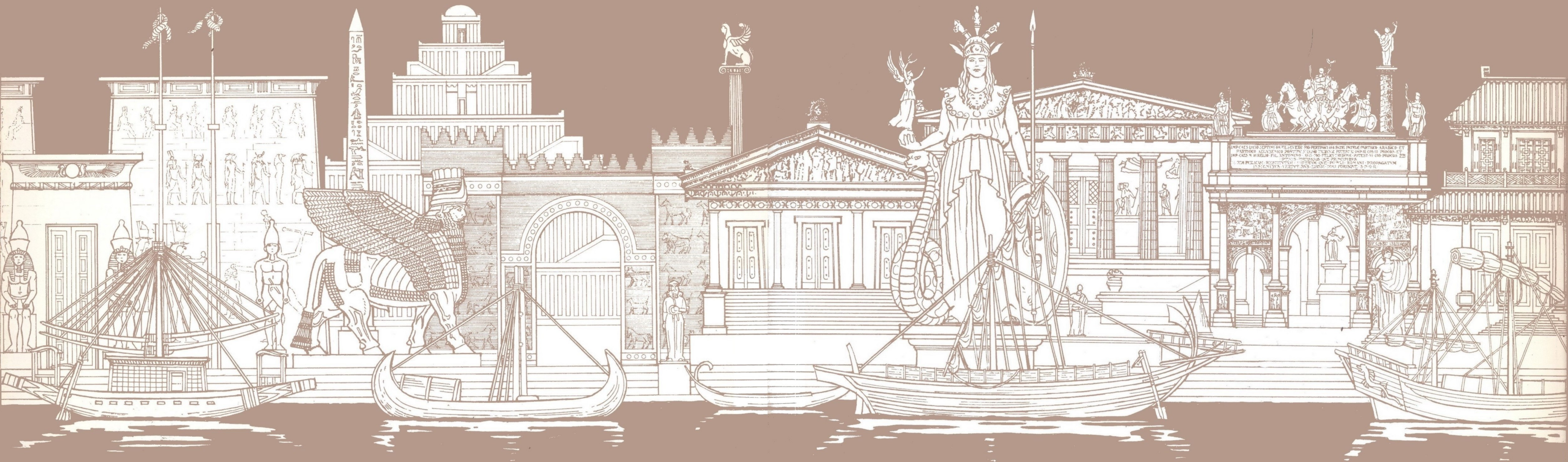
PIERRE de BROCHE
JACQUES MARTIN

LES VOYAGES D'ALIX



LA GRÈCE (1)

ORIX

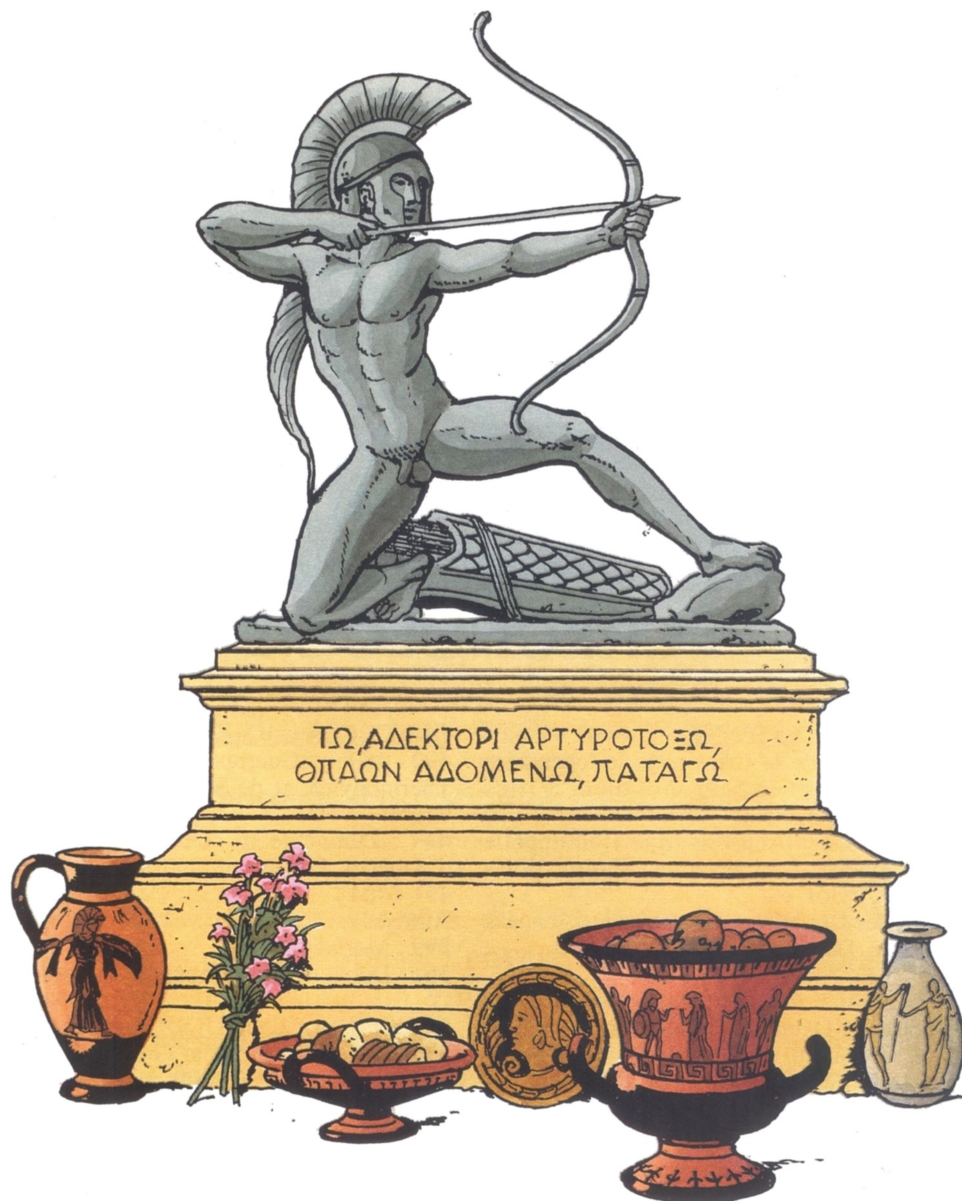


LES VOYAGES D'ALIX

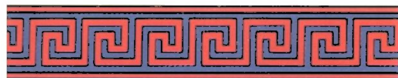
LA GRÈCE (1)

PIERRE de BROCHE

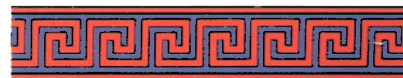
JACQUES MARTIN



ORIX



SOMMAIRE



INTRODUCTION	p. 7	PERGAME	p. 44 à 49
DELOS	p. 8 à 13	PYLOS	p. 50 à 55
DELPHES	p. 14 à 19	LES ORDRES ARCHITECTURAUX	p. 56 à 57
ELEUSIS	p. 20 à 25	LES COSTUMES	p. 58 à 59
EPIDAURE	p. 26 à 31	IDENTIFICATION DES COSTUMES	p. 60
HALICARNASSE	p. 32 à 37		
OLYMPIE	p. 38 à 43		

GRÈCE ANTIQUE



CHRONOLOGIE

Av. J. -C.

CIVILISATION CRETOISE ET MYCENIENNE

XX - XV ème siècles : Hégémonie de la Crète avec le légendaire Minos. Relations avec l'Egypte et la Mésopotamie. Villes importantes: Cnossos, Phaistos, Mallia, etc....

XV - XII ème siècles : Invasion des Achéens (que l'on appelle maintenant "Mycéniens") qui modifie la civilisation crétoise. Villes importantes: Mycènes, Tirynthe, Pylos, etc ...

XII - X ème siècles : Invasion des Doriens, qui chassent les Achéens du Péloponnèse. Guerre de Troie. Début de la période obscure.

GRECE ARCHAIQUE

750 : Naissance de l'alphabet grec. Début de la colonisation en Mer Noire et Méditerranée, qui se poursuivra jusqu'en 500. Période monarchique dans les différentes cités grecques.

625 - 507 : A Athènes, série de réformes politiques conduisant de la tyrannie à la démocratie, avec Dracon, Solon, Pisistrate, Clisthène. Même évolution dans la plupart des cités.

GRECE CLASSIQUE

490 - 480 : Guerres Médiques, avec les batailles de Marathon, des Thermopyles, et de Salamine. Les Perses renoncent à conquérir la Grèce.

447 : Début de la construction du Parthénon, sur l'Acropole d'Athènes. Périclès et Phidias.

431 - 404 : Guerre du Péloponnèse entre Athènes et Sparte. Athènes est finalement vaincue.

399 : Mort de Socrate.

361 : Début de l'hégémonie macédonienne avec Philippe II.

GRECE HELLENISTIQUE

334-323 : Alexandre le Grand conquiert l'Asie, jusqu'à l'Indus. L'empire perse passe sous contrôle grec.

322 : Cet empire est partagé entre les Diadoques -"Successeurs"-. Les différentes monarchies hellénistiques ne cessent de s'affronter.

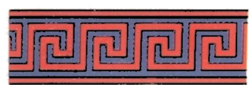
146 : Rome s'empare de la Grèce.

31 : La dernière monarchie grecque, l'Egypte, devient romaine.

Photos : H. Tréziny - P. de Broche

Réalisation technique : Rafael Morales

Photogravure : Studio Leonardo



INTRODUCTION



Voici quelques années, en parcourant de grands sites archéologiques méditerranéens, des compagnons de voyage cherchaient inlassablement des livrets et des ouvrages susceptibles de leur donner des aperçus de ce que pouvaient représenter, à l'époque, ces ruines prestigieuses qu'ils découvraient chaque fois quasiment au ras du sol. Mais rien, ou pas grand chose!... Seules quelques murailles par-ci, par-là, témoignaient des splendeurs de chapiteaux multicolores et de toitures brillantes. Ces disparitions, ces manquements, frustraient encore davantage ces esprits curieux qui éprouvaient bien des difficultés à imaginer l'éclat de Delphes et l'imposante majesté de Karnak. Lorsque l'on évoquait la polychromie du Parthénon et du Ramésseum, devant des colonnes effondrées, des statues en morceaux, le front dans le sable, leur imagination capitulait et le dépit s'accentuait encore. Comment envisager ces monuments tels qu'ils resplendissaient jadis alors que l'on ne pouvait plus les contempler autrement qu'à l'état de pierres pulvérisées, en puzzle, et de surcroît monochrome ?

Un soir, l'un d'eux me déclara tout soudain: "Mais pourquoi ne reconstitueriez-vous pas, sous forme de dessins, ces temples, ces palais et autres bâtiments fabuleux? Vous êtes capable de faire revivre ces merveilles. Réalisez-le, de grâce!"... Bien sûr j'ai tout de suite prétendu que c'était une vue de l'esprit et soulevé toutes les difficultés que présentait pareille entreprise. Et puis il fallait retrouver "la main" de ces fameux architectes du XIXe siècle qui, à la suite des découvreurs de Pompéï, ont fait rêver tant de générations. Mais le petit point était allumé au fond de la tête et il allait sans cesse grandir.

Cependant il a fallu beaucoup d'opportunités, de chances et de recherches pour que les premières ébauches se transforment en esquisses et qu'enfin les dessins sortent des cartons où ils sont restés parfois enfermés durant des mois. La rencontre avec Pierre de Broche des Combes fut heureusement déterminante à cet égard et le livre a pris corps.

Maintenant le voici donc ce premier tome sur la Grèce antique, qui après de nombreuses modifications reprend sa place dans cette collection que nous espérons fournie et de plus en plus élaborée. Nous ferons tout pour cela.

En plus de la trame normale des restitutions il est apparu qu'un fil conducteur entre ces éléments était nécessaire. Aussitôt, le personnage d'Alix s'est imposé comme ayant la capacité de fournir le lien le plus approprié afin de conduire le lecteur et spectateur dans les sentiers de ces lieux renommés. Pourtant cette introspection, cette science-fiction à l'envers, s'étendant sur plusieurs siècles, oblige à considérer Alix comme un voyageur intemporel, un Grec qui traverse l'histoire de la Grèce car il trouvera, aussi, d'autres espaces de l'Antiquité, en Egypte, à Rome et bien au-delà... inlassablement à la recherche des lumières perdues, qui éclaboussaient d'or des obélisques, des frontons et des arcs de triomphe.

Que les Dieux lui prêtent alors longue vie.

Jacques Martin

DÉLOS

Dans l'Antiquité, ce sanctuaire, situé près de Mykonos, dans les Cyclades, carrefour de toutes les voies de communications, fut à la fois un des marchés du bassin méditerranéen et l'un des plus riches lieux saints de Grèce.

Apollon et sa soeur Artémis, Diane chez les romains, seraient nés sur ce roc perdu, "là où enfantent les phoques et les monstres marins" (Callimaque, "Hymne à Apollon", III ème siècle av. J.-C.).

Létô, leur mère, séduite par Zeus et poursuivie par la colère de son épouse Héra, ne trouva refuge pour enfanter que sur l'îlot aride de Délos, appelé alors "Asteria" et que Callimaque qualifiait de "terre flottante et sans racines". Sous un palmier, au bord de la rivière Inopos, elle mit au monde Apollon Phébus, le "pur", le "lumineux", et Artémis la chasseresse, son ombrageuse soeur. -voir Epidaure, page 26-.

Dès cet instant, l'île se stabilisa, et tout en elle se mua en or étincelant: rochers, palmiers, et même le fleuve! Cette subite transformation lui valut son nouveau nom de "Délos", qui signifie "l'apparente", la "claire", ou la "brillante". Cette appellation a de quoi étonner le voyageur lorsqu'il approche en bateau ce fameux sanctuaire: partout ce ne sont que ruines et rochers battus par les vents. L'île est inhabitée et toute entière consacrée, depuis plus de cent ans, aux fouilles archéologiques, entreprises par les Français dès 1873, et poursuivies sans relâche depuis.

"Nul ne réunit autant d'arts qu'Apollon", s'exclamait encore Callimaque. "Il est le Dieu des archers et des aèdes, car c'est à Phébus qu'ont été confiés l'arc et le chant. A lui prophéties et oracles. A lui encore les médecins, qui ont appris de lui à retarder la mort... C'est sur les pas de Phébus que les hommes ont mesuré les villes. Phébus se plaît depuis toujours à leur établissement, et il en pose lui-même les fondements".

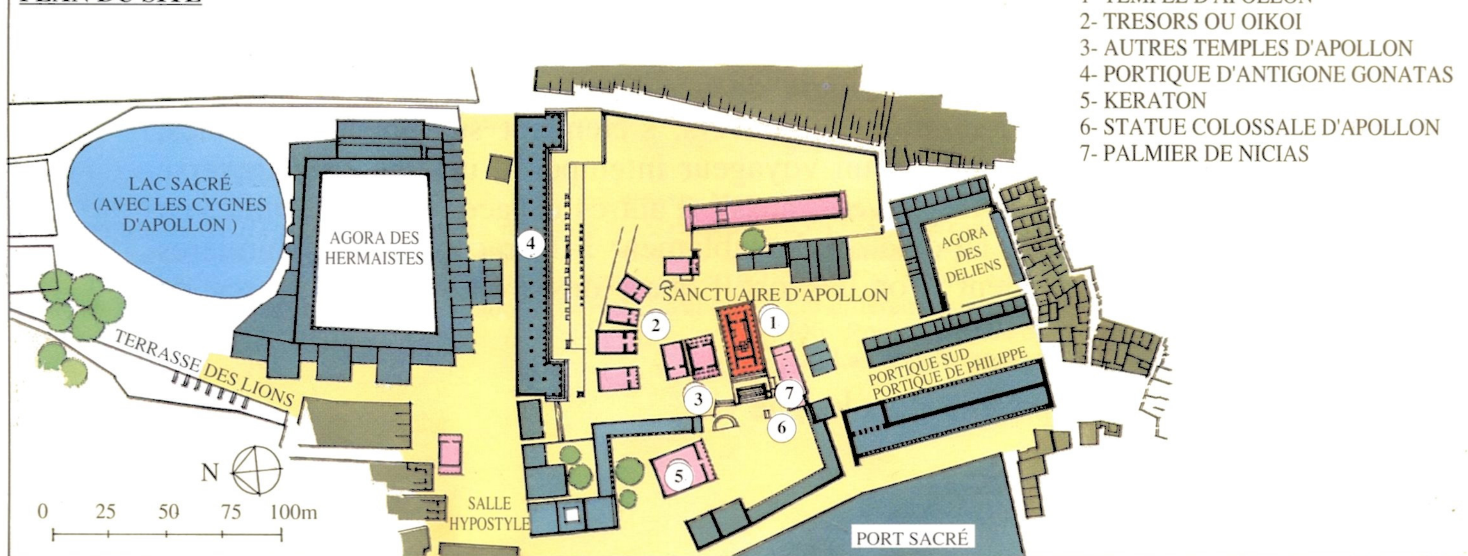
Lors des grandes migrations causées par l'ultime poussée des Doriens au IXème siècle av. J.-C., les colons ioniens venus d'Attique inaugurèrent un culte d'Apollon, d'Artémis et de Létô. Homère en fait mention. C'est pour cela que les "Délia", fêtes célébrées sur l'îlot tous les quatre ans, étaient dirigées par la délégation athénienne, amenée par une galère réservée à ce service. Appelée "Théoris" ou "Délienne", elle était chargée d'une centaine de personnes, pour la plupart des choristes, ainsi que des taureaux pour les sacrifices.

Le cortège faisait le tour du sanctuaire en chantant des hymnes rappelant les circonstances de la naissance d'Apollon. On immolait les victimes, puis la fête commençait: concours gymniques et hippiques, de chant et de poésie.

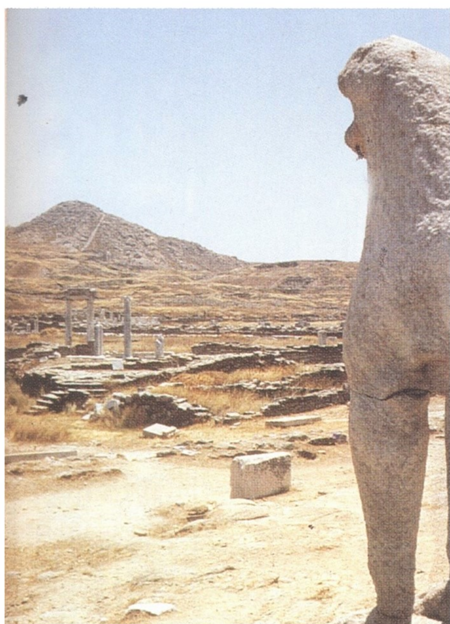
Délos était l'île "pure" par excellence. Dès la fin du VIème siècle av. J.-C., Pisistrate, célèbre tyran d'Athènes, la débarrassa de ses tombeaux et fit transporter tous les ossements sur l'île d'en face, Rhénée. Au siècle suivant, un décret interdit toute naissance et tout décès à Délos. Le sanctuaire, reconnu inviolable, devint un riche port franc, véritable plaque tournante du commerce international, notamment celui des esclaves.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand -356 à 323- , puis l'hégémonie romaine, à partir de 150 av. J.-C., amplifièrent son importance. D'autres divinités, entre autres égyptiennes, comme Isis et Sérapis, s'installèrent sur les contreforts du mont Cynthe, au centre de l'île.

Détruit en 88 av. J.-C. par Mithridate, un roi de la Mer Noire en lutte avec Rome, le sanctuaire ne se releva jamais. Ses habitants l'abandonnèrent et lorsqu'en 120 de notre ère, Athènes, toujours protectrice de Délos, chercha à le vendre, aucun acheteur ne se présenta...



▲ *La vue a été prise depuis l'angle nord du portique d'Antigone Gonatas -voir le plan, au n°4-. On distingue au fond, à gauche, le "port commercial", où abordent les bateaux touristiques, et, à droite, le "port sacré", où la trière des Athéniens jetait autrefois l'ancre. A l'horizon, l'île de Rhénée. Du temple d'Apollon, il ne reste que le soubassement, non visible ici.*

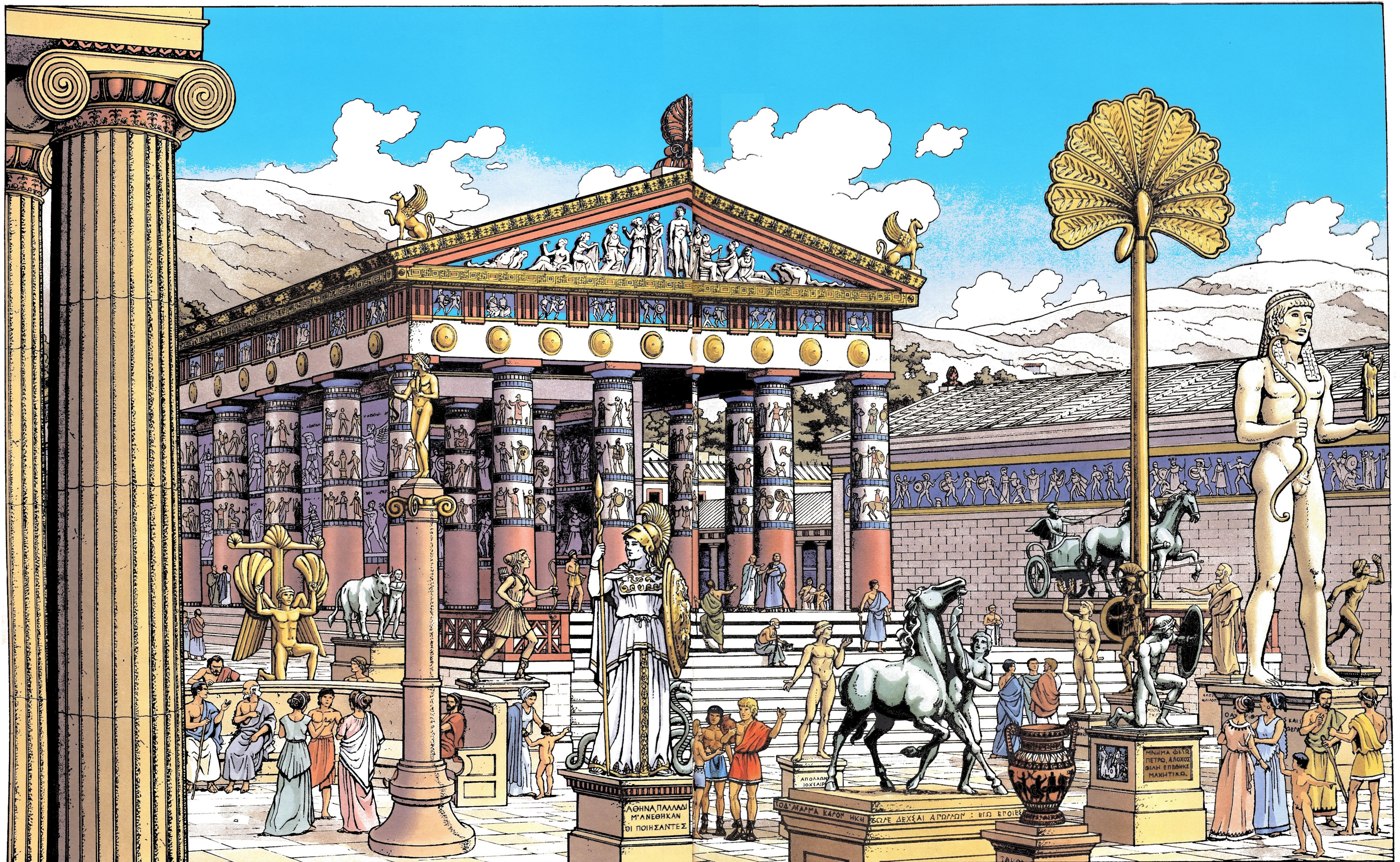


▲ *Au fond, le mont Cynthe, sommet de l'île, accessible par la Voie Sacrée. C'est là que se trouvaient les plus anciens sanctuaires, dédiés notamment à Zeus Très-Haut, Athéna et Artémis. Sur les pentes, plusieurs autres étaient consacrés à des divinités proche-orientales. Devant le lion encore en place, les ruines de l'Agora des Hermaïstes, appelé aussi des "Italiens", parce que les marchands romains étaient placés sous le patronage d'Hermès-Mercure.*

Ces lions avaient été sculptés et installés là, sur une terrasse, au VIIème siècle av. J.-C., par des Naxiens, selon une coutume fréquente en Ionie, et sans doute venue d'Egypte. A l'origine, les lions de Délos étaient probablement sept, peut-être neuf, mais il n'en a été retrouvé que cinq. Un sixième a été enlevé par les Vénitiens au XVIIIème siècle, et se trouve toujours devant l'arsenal de la Cité des Doges. Les autres ont sûrement pris, comme beaucoup d'autres vestiges antiques, le chemin des fours à chaux. Devant la Terrasse des Lions, évoluaient les cygnes sacrés d'Apollon sur le lac Trochoïde, appelé ainsi en raison de sa forme -"trochos" signifie "roue"; voir le plan-. ▼



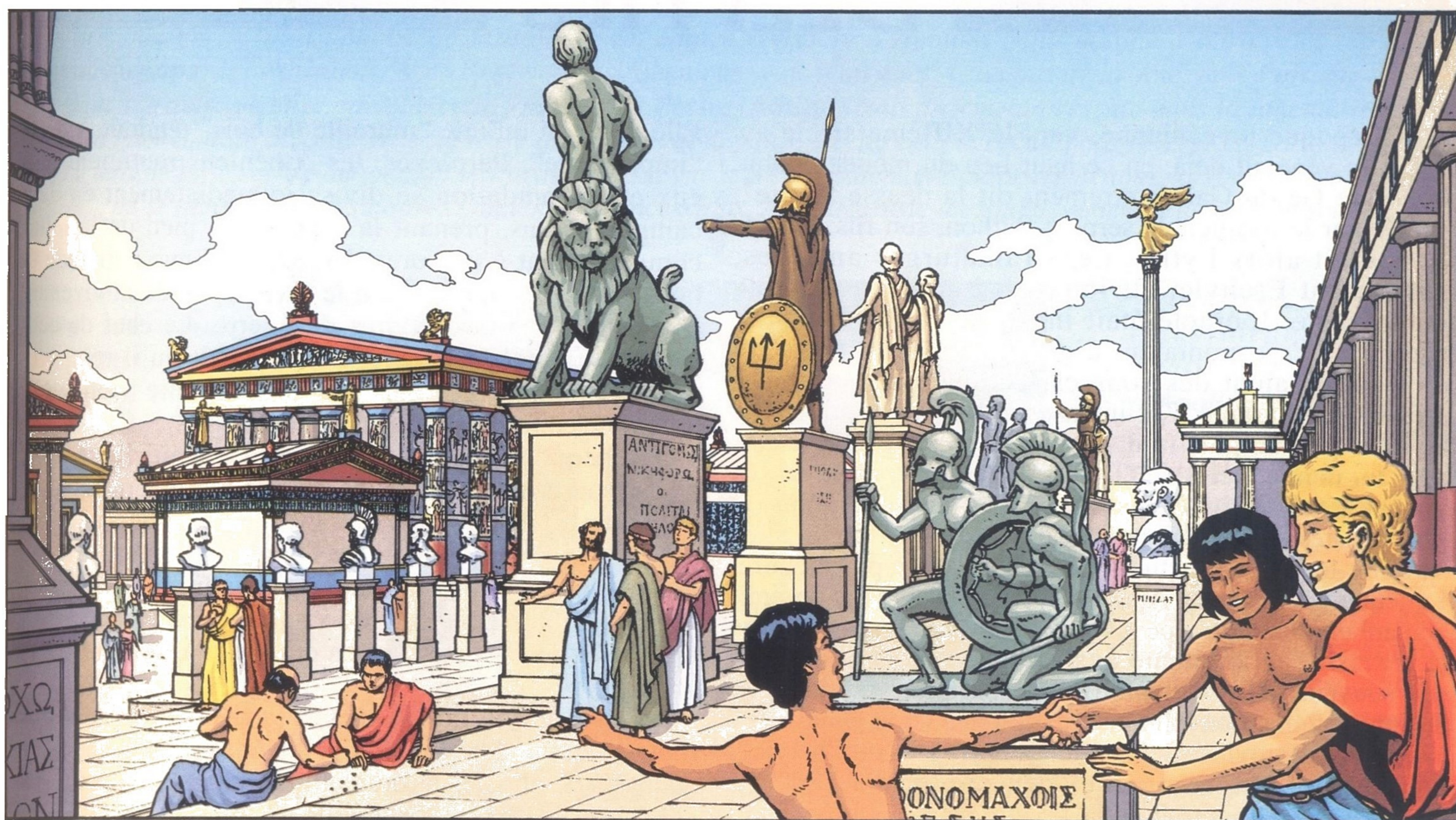
DÉLOS



Vue du temple d'Apollon -façade Ouest- depuis l'angle du Kératôn. A droite, le palmier en bronze doré dédié par Nicias, et la statue colossale d'Apollon -vers 590 av. J.-C.-.



Vue partielle de la façade est du temple d'Apollon et de la place des cinq Trésors. Au fond, le portique d'Antigone Gonatas et une partie de l'Agora des Hermaïstes.



En haut: vue depuis le portique d'Antigone Gonatas vers le temple d'Apollon.
En bas: vue intérieure du temple d'Apollon, avec Létô et Artémis en premier plan. A droite, Apollon avec son arc.

DELPHES

A l'époque mycénienne, vers le XIIIème siècle av. J.-C., on vénérait déjà, en ce haut lieu du monde connu, la déesse Gê ou Gaia, autrement dit la déesse "Terre", gardée par le formidable serpent Python, son fils. Le site s'appelait alors Pythô. Les dramaturges antiques, notamment Eschyle, attribuaient à la Terre un rôle prophétique. L'oracle était installé sur une crevasse naturelle, d'où montaient d'enivrantes émanations, et d'où jaillissaient des sources, comme celle toujours présente de Castalie. Cet intense travail des entrailles de la Terre poussa plus tard les Grecs à débaptiser le site pour lui donner celui de "Delphes", apparemment dérivé du mot grec "delphys": matrice. Ces étymologies, plus ou moins justes, enchantaient les Anciens!

Entre-temps le sanctuaire avait changé de propriétaire. Le jeune et fougueux Apollon, venu de Délos, s'en était emparé en tuant le serpent Python; son cadavre, jeté dans la crevasse, aurait ajouté aux exhalaisons. On conserva son souvenir en nommant "Pythie" la prêtresse chargée des prédictions, nouvelle incarnation de Gê ou Gaia.

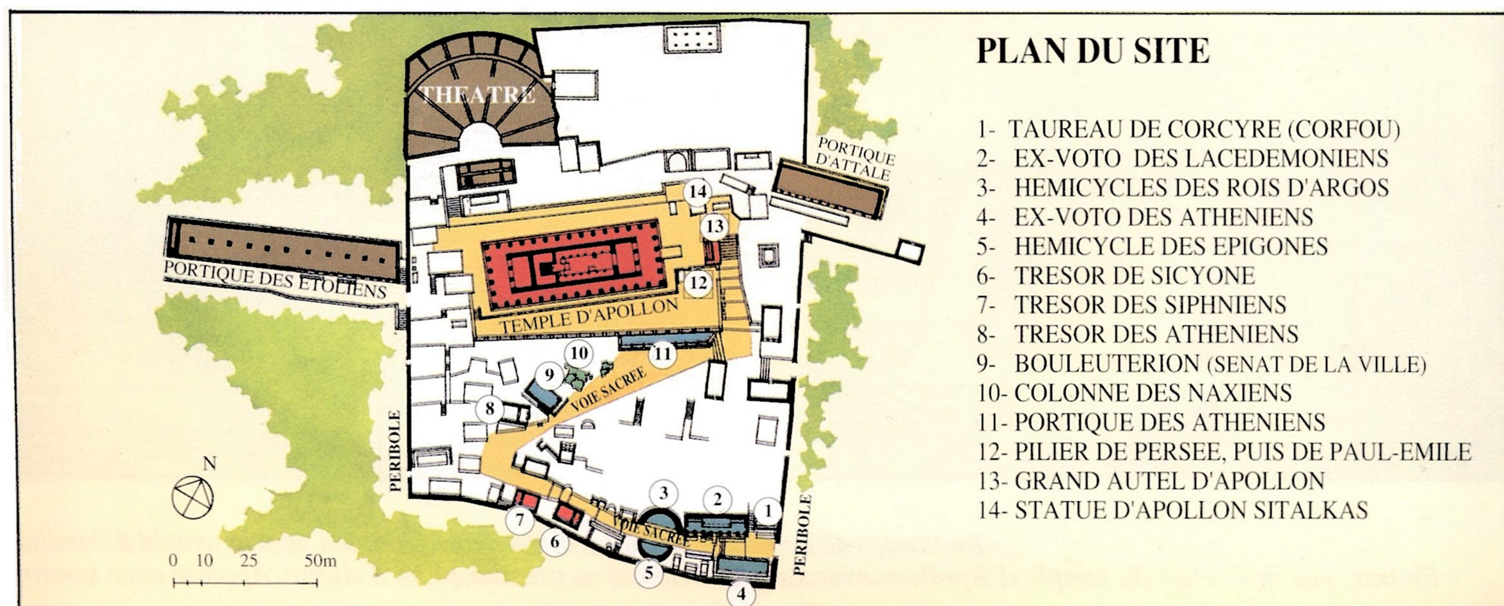
La chute providentielle d'un aérolithe, d'un "bétyle", dont le nom sémite signifie "demeure divine" ou "du seigneur", vint accréditer la faveur de Zeus lui-même. Selon la tradition, le père des dieux aurait lâché deux aigles d'or depuis les confins du monde pour en déterminer le centre. Ils se rencontrèrent au-dessus de Delphes, qui devint ainsi l' "omphalos" ou "nombril" du monde, marqué par la chute de cette pierre céleste.

Les Delphiens, obligés de vivre sur un territoire aride et montagneux, comprirent rapidement, dès le VIIème siècle av. J.-C., quel parti ils pouvaient tirer de ces signes divins, ainsi que de la proximité du mont Parnasse, lieu de villégiature préféré des dieux et des muses. Inspirée par Apollon, la Pythie, une femme d'une quarantaine d'années au moins, devait donner aux riches consultants des conseils ou des réponses en apparence précis, mais toujours ambigüs. En 480 av. J.-C., par exemple, en pleine seconde Guerre Médique, les Athéniens, dont la ville était menacée, interrogèrent la Pythie sur leur sort. Elle répondit qu'une "muraille de bois" rendrait Athènes "imprenable". Perplexes, les Athéniens rentrèrent chez eux et la population se divisa immédiatement en deux camps: les uns, prenant la réponse au pied de la lettre, commencèrent à entourer l'Acropole d'une palissade de bois, les autres, interprétant le texte, poussèrent vivement la construction des navires de guerre. Le chef de cette faction était Thémistocle, dont on sait qu'il remporta, quelque temps plus tard, la foudroyante victoire de Salamine contre la flotte de Xerxès.

A chaque décision engageant l'avenir d'une ville, d'une bourgade, voire d'une grande famille, on envoyait consulter à Delphes. De l'étranger vinrent aussi des rois célèbres et généreux, comme Gygès ou Crésus de Lydie. L'affluence devint si grande qu'il fallut non seulement augmenter les périodes de consultation, mais encore multiplier les Pythies! Il y en eut jusqu'à trois aux temps les plus prospères.

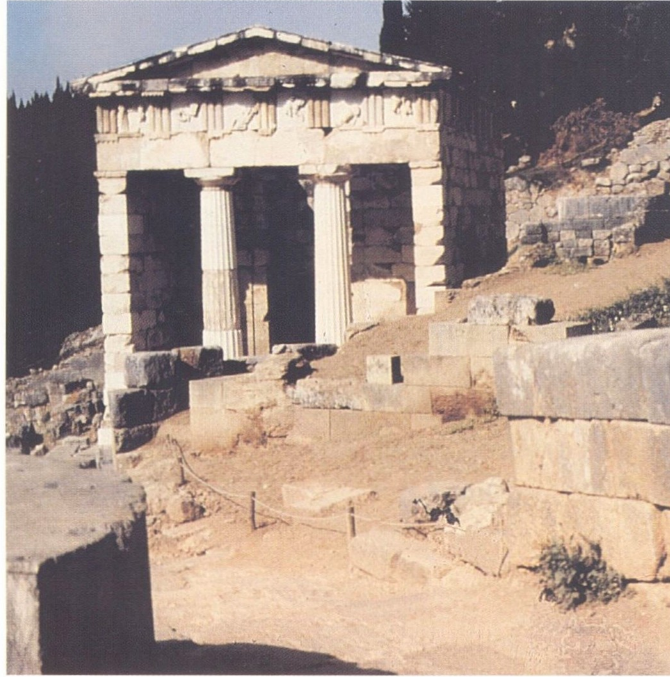
C'est non loin de Delphes, au carrefour dit "des trois routes", qu'Oedipe tua son père, Laïos, après une brève querelle. Sophocle, le dramaturge antique, a décrit avec précision, dans son "Oedipe-Roi", ce sinistre défilé, qui se trouve toujours en contrebas de l'actuelle route venant de Thèbes et de Lévadia. Pausanias, qui rédigea sa Description de la Grèce vers 170 de notre ère, signalait les tombes de Laïos et de ses valets au centre du carrefour, puis ajoutait: "La route, depuis cette fourche jusqu'à Delphes devient difficile et assez pénible, même pour un homme entraîné". Et c'était un connaisseur! Des tombes supposées, on ne trouva aucune trace, malgré plusieurs campagne de fouilles.

Riche de plusieurs milliers d'ex-voto et de statues, Delphes fut en partie pillée par Néron, vers 60 de notre ère, puis vidée par les empereurs chrétiens Constantin et Théodose, au IVème siècle. Condamnée au silence et à l'oubli, Delphes ne fut libérée de la poussière qu'à partir de 1892.



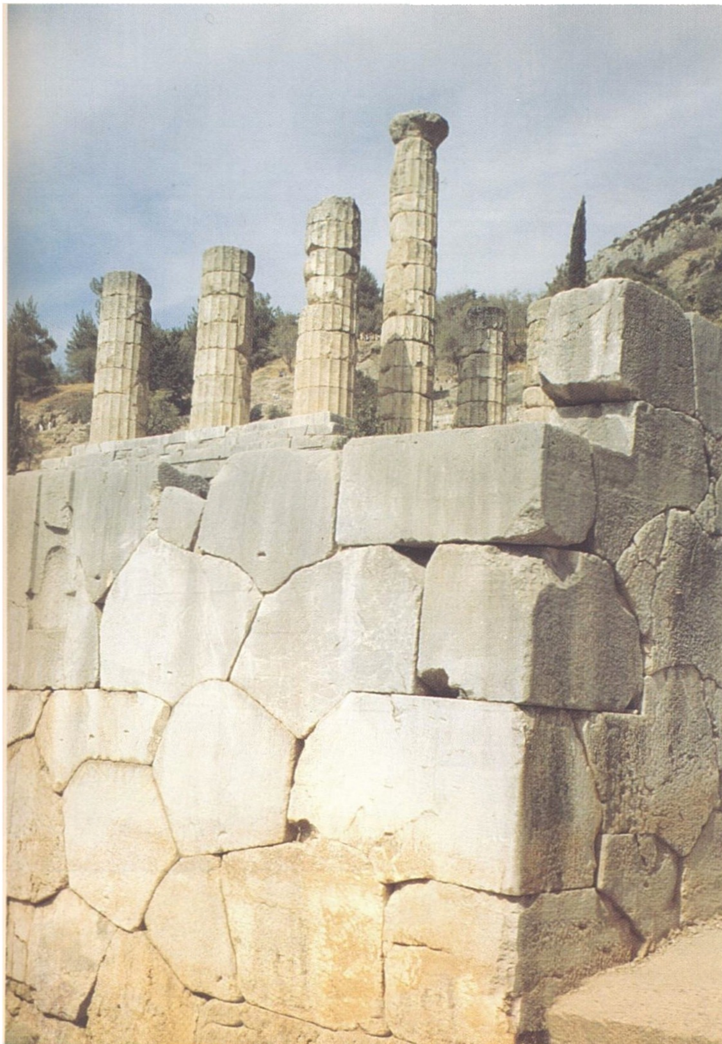
Ce petit monument, appelé le Trésor des Athéniens, figure sur le plan et la vue aérienne montrant la Voie Sacrée -voir page 14, au n° 8, et page 18, à gauche en haut-. Construit en 489 av. J.-C. avec le produit de la dîme prélevée sur le butin pris aux Perses à la bataille de Marathon, cet édifice consacré à Apollon, était destiné à abriter les offrandes faites au dieux par les Athéniens. Avec l'ex-voto des Athéniens -voir plan au n°4- au bas de la Voie, et le Portique -n°11-, rappelant une autre victoire, navale, cette fois, sur les Perses, Athènes était fortement présente dans le sanctuaire. C'est encore la municipalité de cette ville fameuse qui, au début de notre siècle, vota le crédit pour relever ce Trésor, finement dessiné dans le style sévère annonçant le Parthénon. La vue a été prise depuis l'élargissement de la Voie Sacrée, appelée "l'Aire", où se déroulaient des danses pendant les processions. A droite, reste du soubassement d'un groupe sculpté.

▼



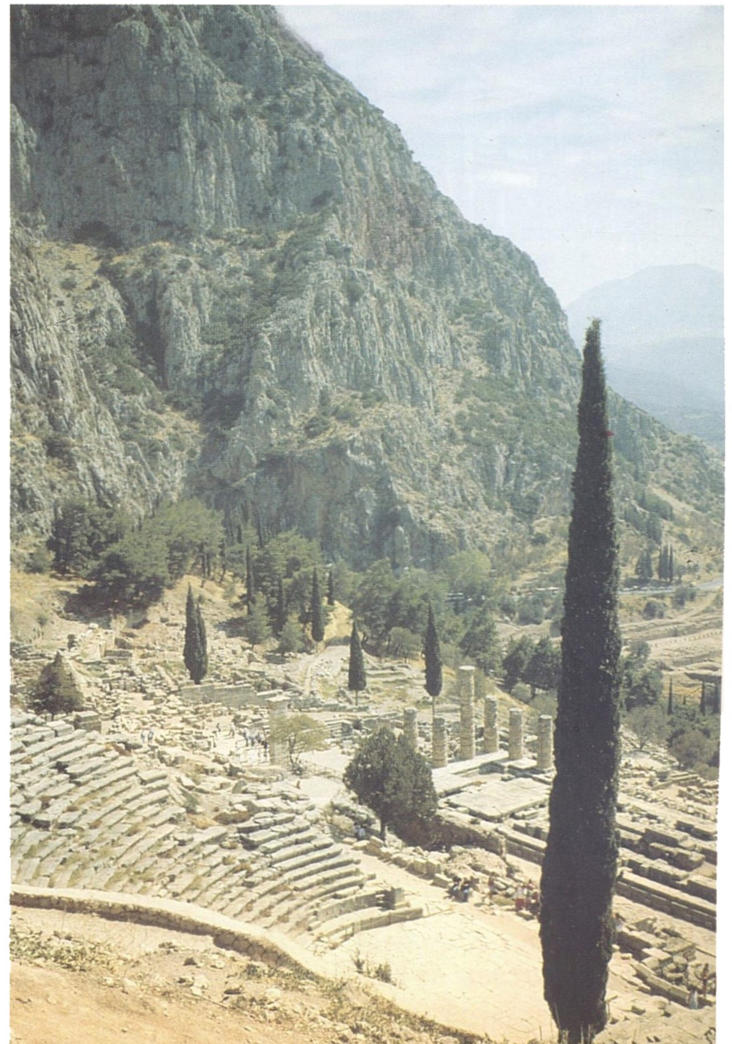
Angle de la partie basse du mur de soutènement du temple d'Apollon, en appareil polygonal, avec au-dessus, des fragments de colonnes du grand sanctuaire -celui de 373 av. J.-C.-.
C'est contre ce mur que s'appuyait le portique des Athéniens -voir le plan et le dessin des pages 16 et 17-. Dans la cella du temple, les prêtres préparaient la version finale versifiée des oracles délivrés par la Pythie -dessins de la page 19-.

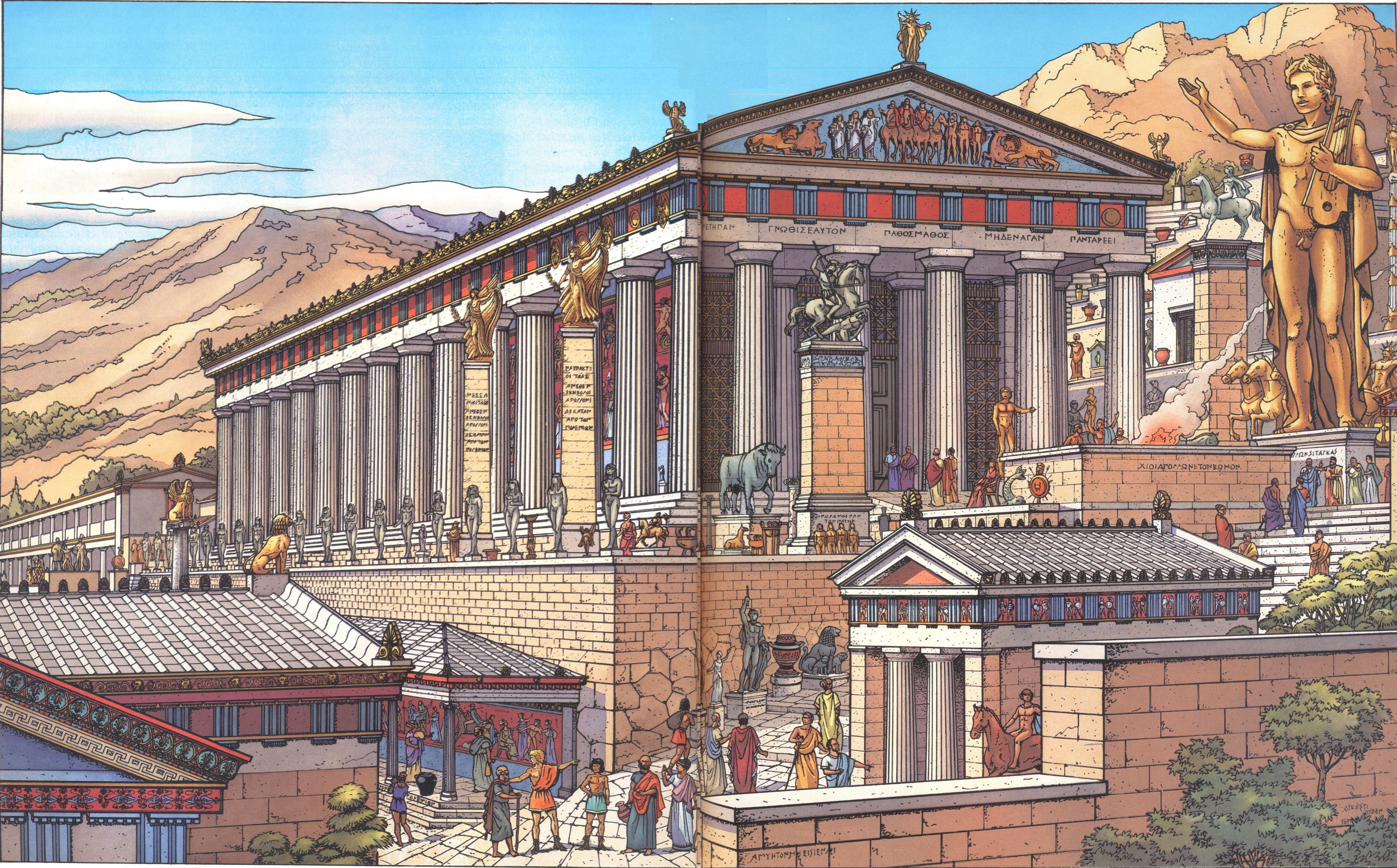
▼



Les jeux Pythiques célébraient tous les quatre ans la victoire d'Apollon sur le serpent Python. Comme Apollon était le dieu de la musique et de la poésie, les compétitions de cithare, de flûte et de chant y tenaient une place plus importante que dans les autres sanctuaires, à l'exception de celui de Délos. On y a ajouté par la suite des comédies et des tragédies qui se déroulaient dans ce théâtre, au-dessus du temple.

▼

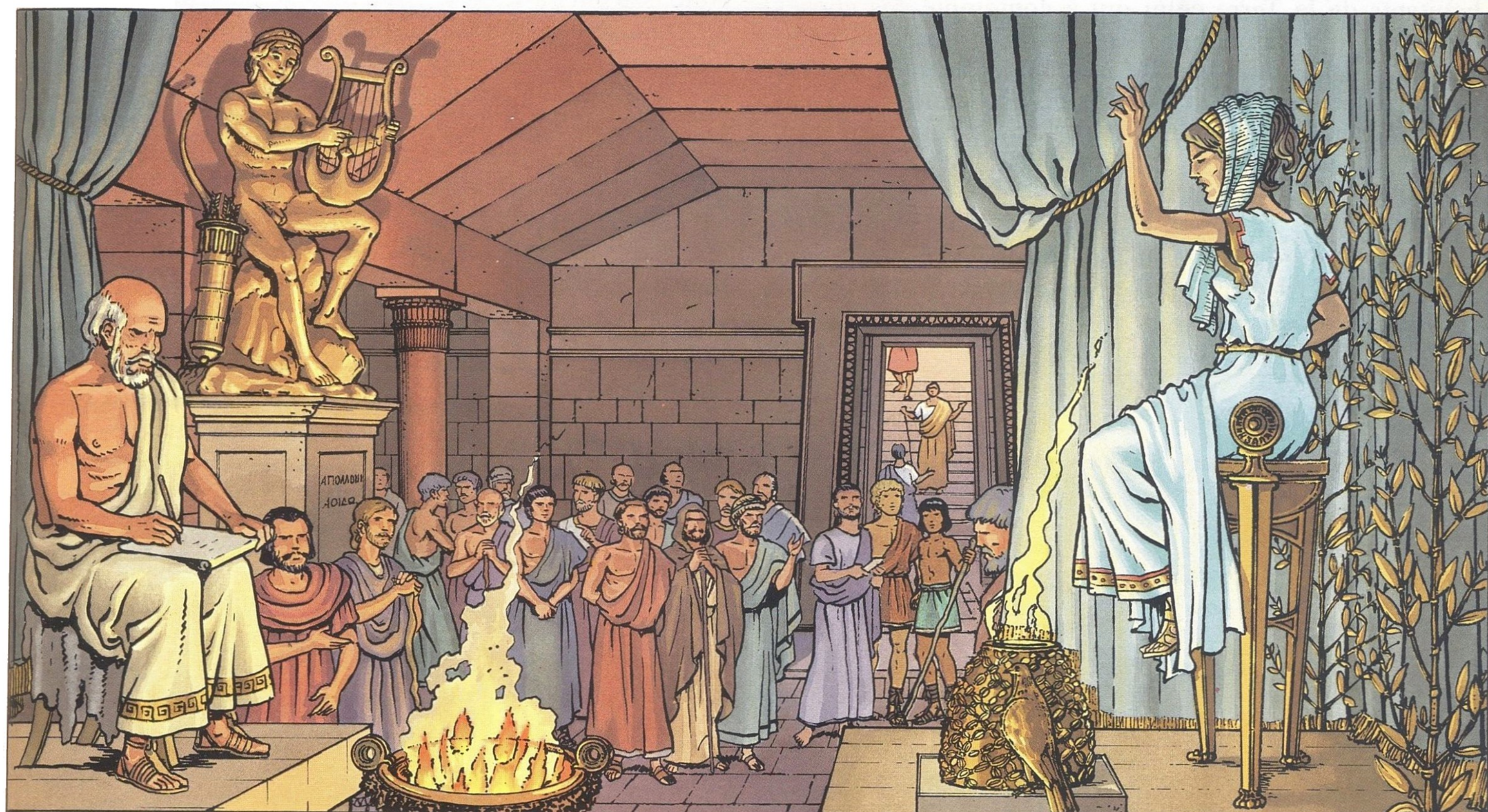




Vue générale du temple d'Apollon.
A droite, la statue dorée colossale d'Apollon Sitalkas, et l'autel de sacrifices.
A gauche, l'extrémité du portique des Athéniens et, au fond, celui des Etoliens.



Vue générale de la Voie Sacrée conduisant au temple d'Apollon -en haut à droite-.



En haut: vue intérieure du temple d'Apollon. De gauche à droite: statues de Poséidon, de deux des Moires, d'Apollon et enfin de Zeus.
En bas: vue de la salle de consultations de la Pythie. Le prêtre prend note des oracles devant les pélerins.

ÉLEUSIS

Cette ville est située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest d'Athènes. C'est là qu'avait lieu l'initiation des éphèbes athéniens, c'est-à-dire les rites de passage de l'adolescence à l'âge d'homme. Une Voie Sacrée reliait les deux villes, confirmant leur étroite dépendance.

Nous ne savons pas précisément en quoi consistaient ces rites car il était expressément défendu, sous peine de bannissement ou de mort, d'en divulguer les détails. Alcibiade, fameux général et ami de Socrate, encourut cette dernière peine alors qu'il commandait l'expédition de Sicile -415-413 av. J.-C.-. Il fut convoqué par les autorités athéniennes pour rendre compte des circonstances durant lesquelles il aurait conduit, dans sa propre maison, une parodie des "Mystères d'Eleusis"; prudent, il préféra se réfugier à Sparte, et passer ainsi dans le camp des ennemis de sa patrie. Pausanias, ce courageux voyageur du IIème siècle de notre ère, tremblait à l'idée de "mettre par écrit ce qui est à l'intérieur du sanctuaire", et ajoutait pour excuser sa crainte: "il n'y a aucune raison pour que soit révélé aux non-initiés ce qu'on ne leur permet pas de voir". Et le secret fut bien gardé.

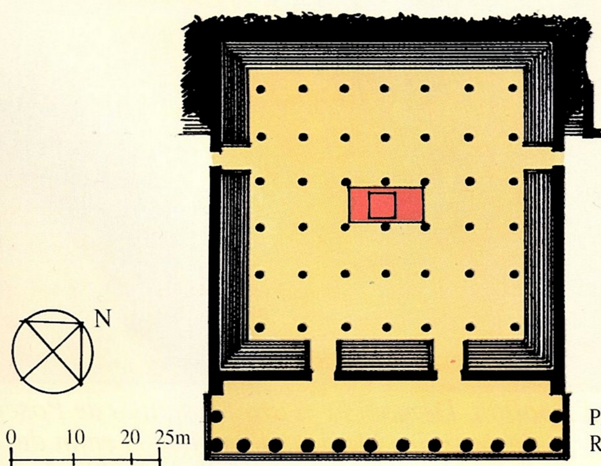
On peut cependant, sans risque de se tromper beaucoup, supposer que ces rites d'initiation devaient concerner les rapports existant entre la destinée humaine et les phénomènes naturels, entre la fécondité humaine et la fertilité terrestre, et montrer les voies à emprunter pour atteindre à la félicité après la mort. "Heureux parmi les habitants de la Terre celui qui a contemplé ces choses! Celui qui n'a pas connu l'initiation et en a été privé, celui-ci n'aura nulle part de semblable destinée dans les sombres demeures de la mort", s'écriait l'auteur anonyme de "l'Hymne à Déméter", un long poème, daté du VIIème siècle av. J.-C., racontant l'hisoire des "Grandes Déesses".

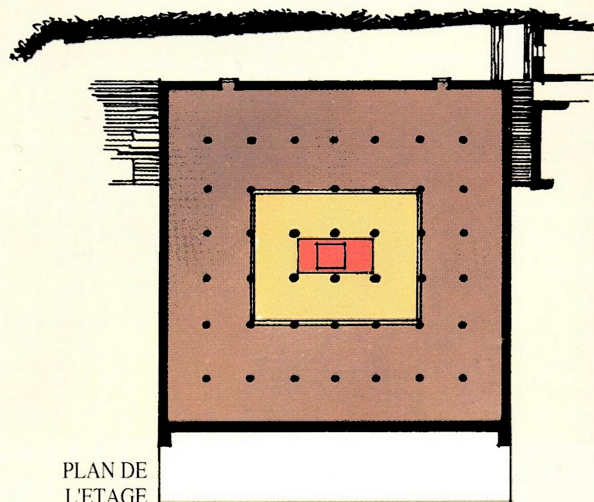
Cette légende était la suivante: Coré, dite aussi Perséphone, fille de la déesse Déméter, dont le nom signifie "Terre-Mère", identifiée à la Cérès des Latins, avait été enlevée par l'un des frères de Zeus, Hadès, maître des Enfers, dit aussi Pluton. Désespérée, Déméter se lança à sa recherche à travers ciel et terre, sans résultats. Au bout de neuf jours d'incessants voyages, elle apprit par le Soleil -Hélios- que Zeus s'était montré favorable à l'enlèvement. Furieuse de cette trahison, car elle avait eu un fils de Zeus, Iacchos -autre nom de Dyonisos, semble-t-il-, Déméter quitta l'assemblée des dieux et se déguisa en vieille femme pour poursuivre ses recherches. Elle s'arrêta enfin, épuisée, à l'entrée d'Eleusis. Les filles du roi Kéléos aperçurent l'inconnue, prostrée et voilée en signe de deuil, et l'interrogèrent. Déméter répondit qu'elle venait de Crête, enlevée par des pirates, mais qu'elle avait pu s'échapper et venait d'arriver. Eleusis signifie en grec "arrivée", et les Anciens y voyaient une coïncidence troublante.

Kéléos et sa famille accueillirent cette inconnue avec bonté. Déméter finit par révéler sa véritable identité, mais resta inconsolable. Finalement Hermès, Mercure en latin, intervint auprès d'Hadès pour que Coré puisse le quitter un instant afin d'aller embrasser sa mère éplorée. La joie de Déméter fut si grande qu'elle rendit immédiatement à la terre d'Eleusis sa fécondité, et remit même un épi de blé à Triptolème, le fils de Kéléos. Les "Grandes Déesses" lui enseignèrent à cette occasion l'agriculture.

Tel était le fond des "Mystères d'Eleusis" qui, comme les recherches de Déméter, duraient neuf jours, d'abord à Athènes, puis à Eleusis. Là, dans le Télestérion, plus de 3000 personnes pouvaient prendre place et à la lueur des torches, le spectacle devait être grandiose! Lors de la dernière nuit de veille, on donnait à voir le voyage de l'âme dans le monde souterrain, avec des révélations sur la topographie des Enfers. Les initiés pourraient ainsi déjouer tous les pièges et atteindre sûrement les Champs-Elysées, le paradis des Grecs, un décor enchanteur de prairies et de bosquets, arrosé par le fleuve de l'Oubli, le fameux"Lêthê".

LE TELESTERION





Premier et second propylée. C'est près du premier que se trouvait, et se trouve toujours, le puits Callichoros, où la déesse Déméter rencontra les filles du roi Kéléos venues puiser de l'eau. C'est là aussi que se réunissaient les adolescents athéniens avant de pénétrer dans l'enceinte sacrée, soigneusement gardée, pour l'initiation finale dans le Télestérion.

Les "Grandes Déesses", invoquées lors des cérémonies, incarnaient pour les Grecs les puissances mystérieuses de la terre, capables d'intercéder auprès de la triade masculine dominant le cosmos: Zeus -les cieux-, Poséidon -la surface de la terre-, et Hadès -le monde souterrain-. Dès Homère, en effet, les Grecs avaient compris que les dieux n'avaient que mépris pour les "humains misérables qui, semblables aux feuilles, tantôt sont pleins de la flamme de la vie, tantôt dépérissent, privés de courage". Déméter et Coré avaient donc le rôle de mères nourricières et protectrices.



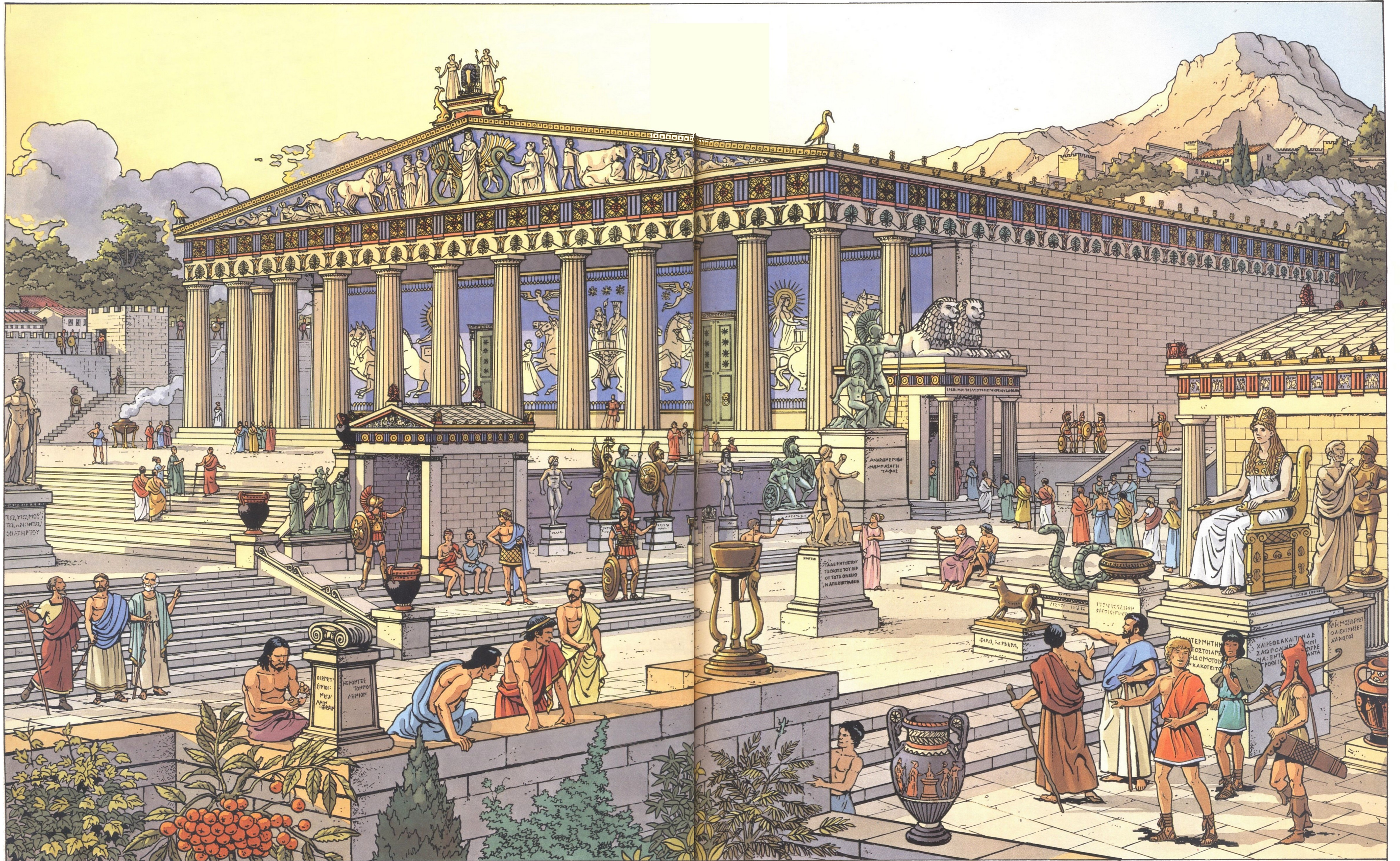


Cette vue, et la suivante, montrent l'immense salle du Télestérion telle qu'elle fut agrandie au Vème siècle av. J.-C. par Ictinos, l'architecte du Parthénon. Portée à 54 m sur 52, elle comportait un premier étage reposant sur 6 rangées de 7 colonnes, dont on peut repérer les bases. Au fond , on distingue la partie dallée du portique à douze colonnes, ajouté plus tard, vers 350 av. J.-C., par Philon, l'auteur d'un arsenal bien connu au Pirée, le port d'Athènes. Les deux entrées de la face nord de la salle sont bien visibles sur les deux photos. Au centre, les fouilles ont mis à jour les restes d'un premier sanctuaire mycénien, et divers murs des précédentes salles.

Cette vue, prolongeant la précédente, montre la partie excavée du Télestérion, avec ses huit rangs de gradins, et, au fond, l'Escalier Sud conduisant à la terrasse rupestre qui donnait accès au premier étage de la salle. Nous savons que la partie centrale du toit pouvait s'ouvrir pour laisser entrer, au matin du dernier jour de l'initiation, les premiers rayons du soleil. Peut-être s'agissait-il d'un simple lanterneau, mais ce pauvre moyen n'aurait guère correspondu au génie de la mise en scène que les Grecs affectionnaient dans la plupart de leurs célébrations. A l'arrière-plan, le golfe d'Eleusis et l'île de Salamine.

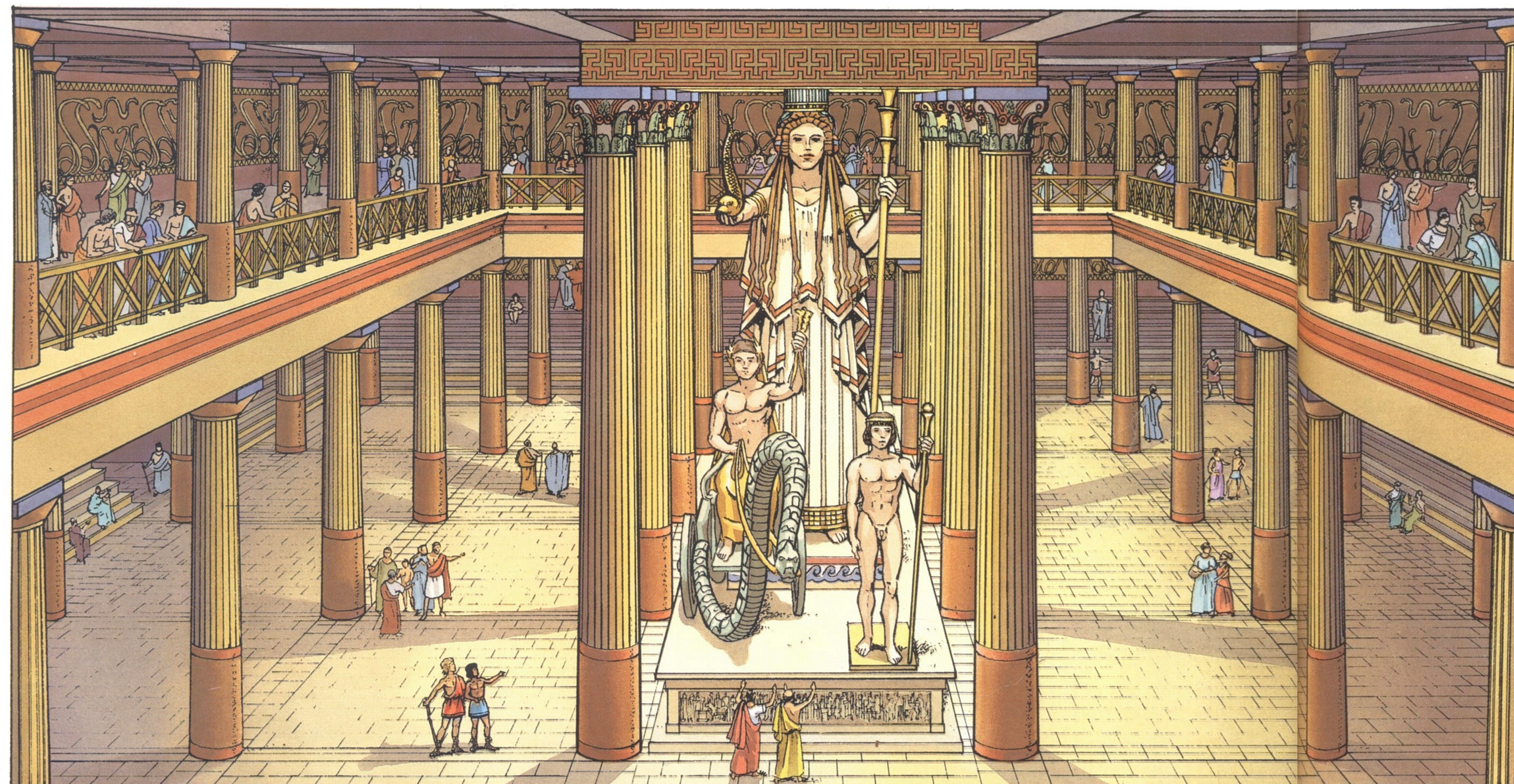


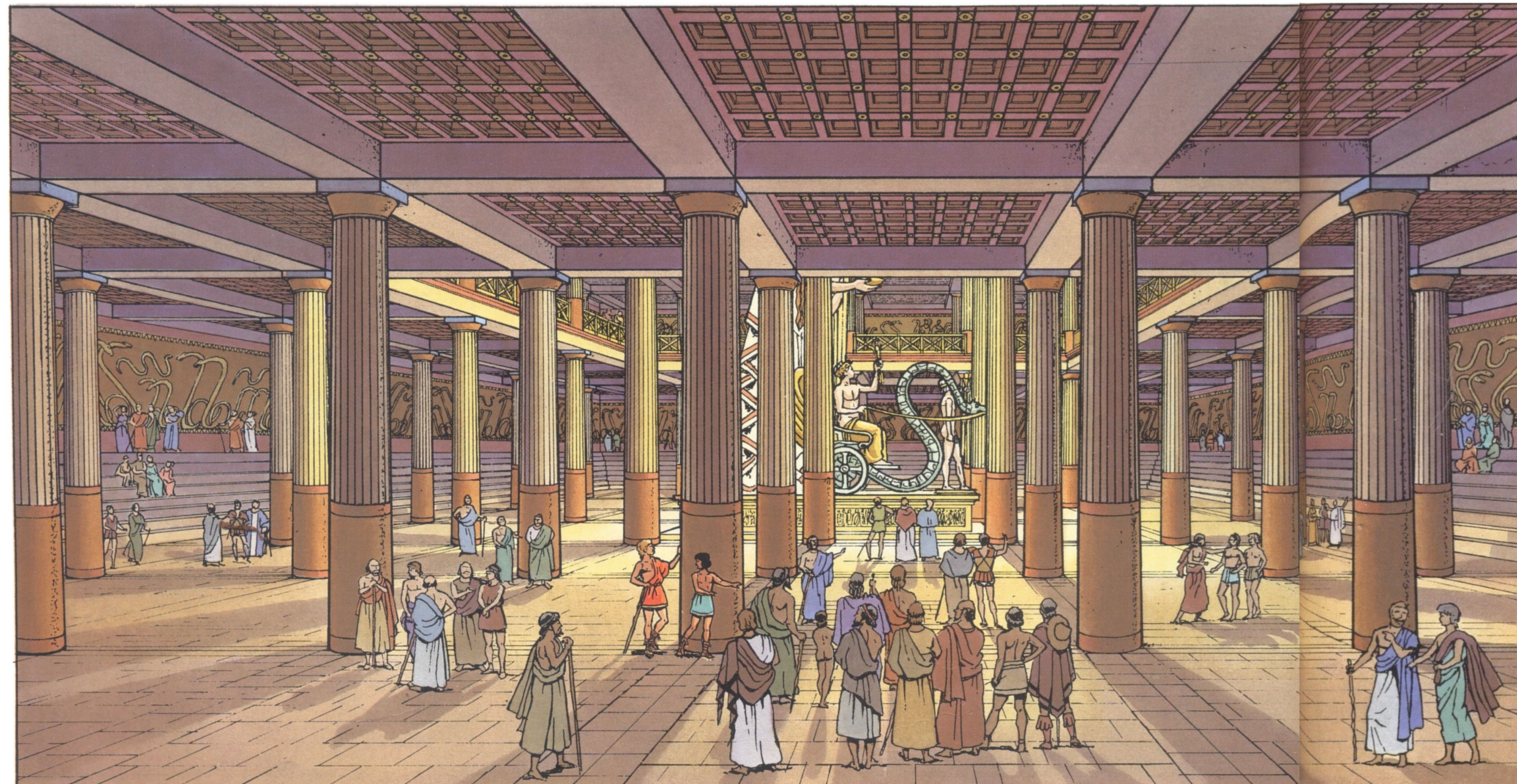
ÉLEUSIS



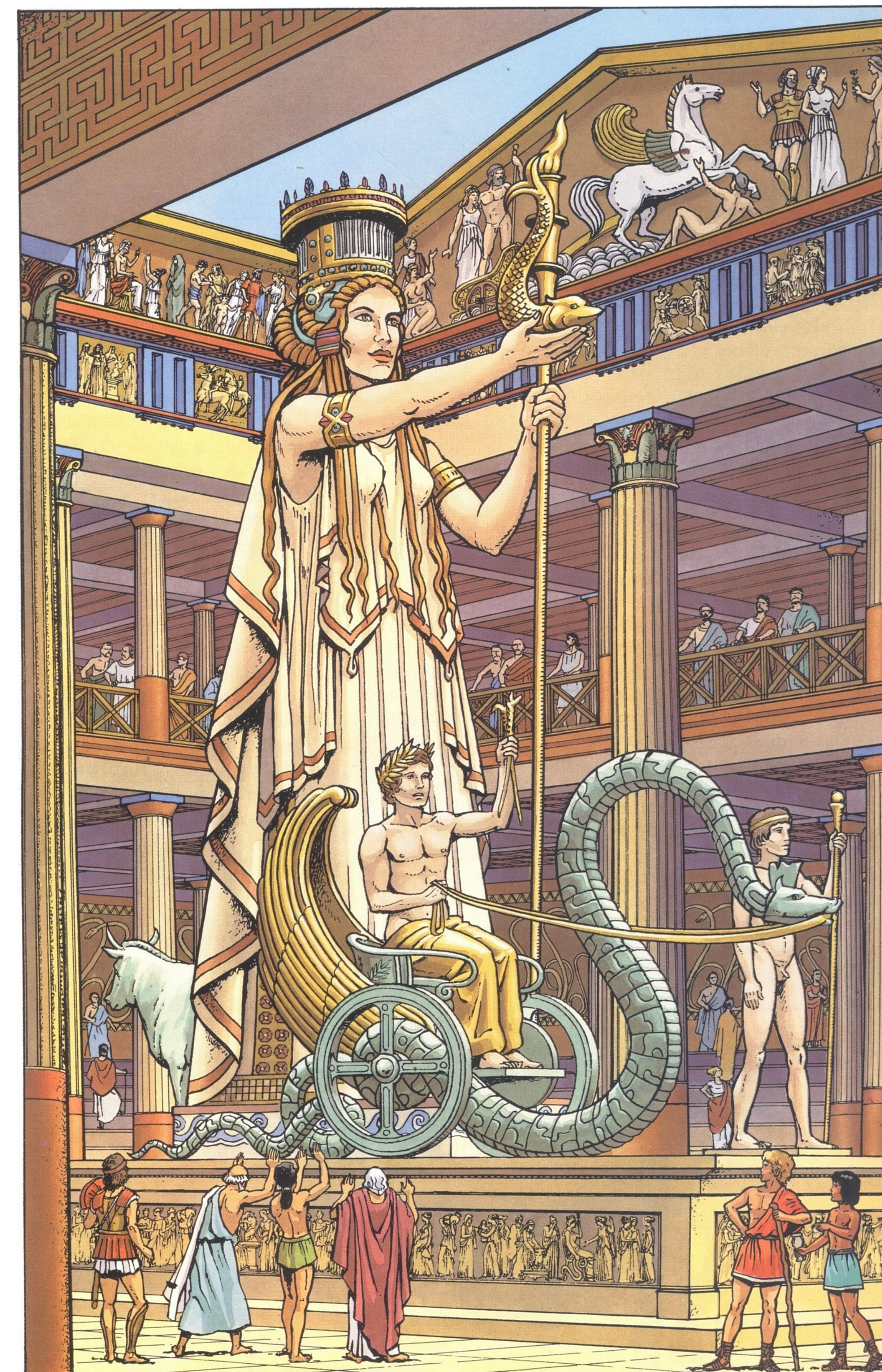
Vue du Télestérion, avec le portique de Philon qui transforma cette salle en une sorte de temple analogue à ceux d'Agrigente, de Sélinonte, de Didymes, ou d'Ephèse.

ÉLEUSIS





En haut: vue depuis le premier étage du Télestérion sur Déméter et Triptolème.
En bas: vue du rez-de-chaussée, en venant du portique de Philon.



Partie centrale du Télestérion, avec Déméter portant ses attributs et Triptolème sur son char, enseignant l'agriculture.

ÉPIDAURE

Asclépios -dont les latins ont fait Esculape- le maître des lieux, n'était à l'origine qu'un héros, fils d'une mortelle et d'un dieu. Ainsi que le raconte le poète Pindare, au début du Vème siècle av. J.-C., sa mère était Coronis, fille du roi local Phlégias. Séduite par Apollon et enceinte de ses oeuvres, elle ne lui fut pas fidèle, ce qui lui valut de périr sous les flèches de la déesse Artémis, furieuse de voir son frère ainsi bafoué.

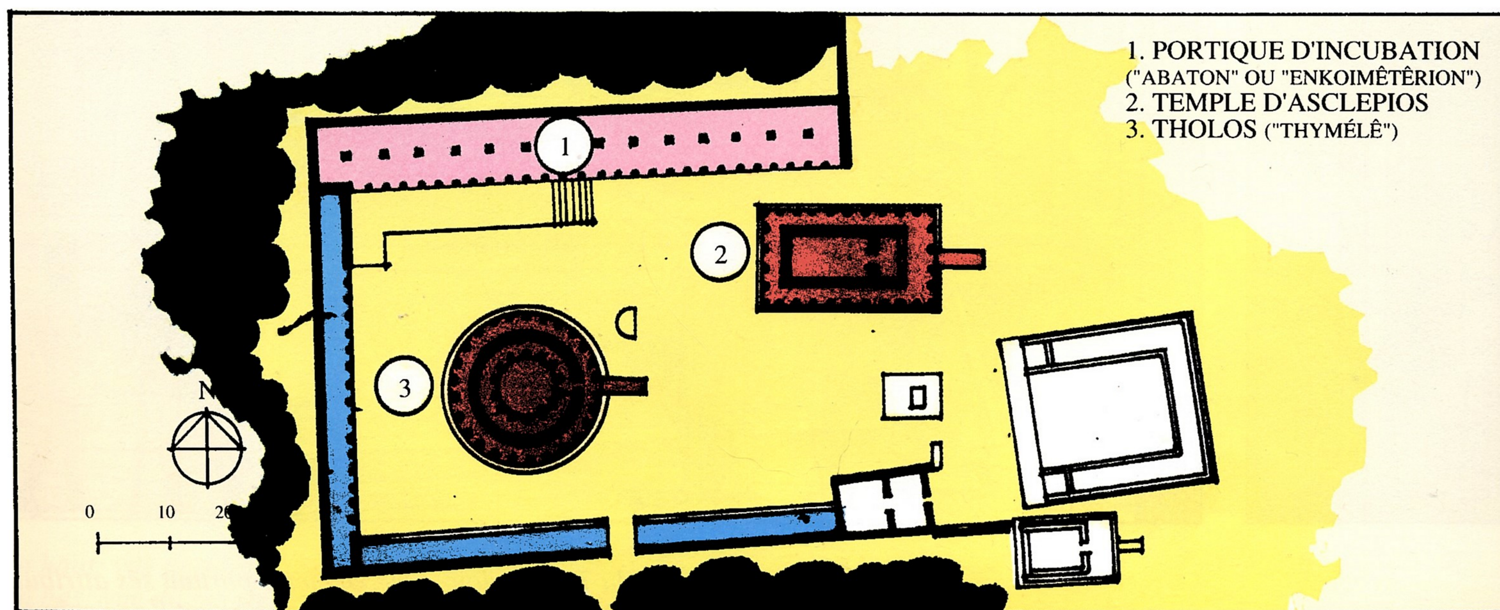
Au moment où l'on plaçait le corps de Coronis sur le bûcher, Apollon se souvint de son enfant et le sauva des flammes pour le confier au centaure Chiron. Cet éducateur dévoué, qui avait déjà élevé le grand Achille, enseigna donc à Asclépios tout ce qui relevait des animaux, des plantes, des potions, des onguents, de la chirurgie et des incantations magiques. La Pythie de Delphes officialisa le rôle bénéfique qu'il allait jouer en le nommant."Celui qui est né pour la plus grande joie de tous les mortels".

On venait à Epidaure dès le VIème siècle avant notre ère pour implorer d'Asclépios et d'Apollon une guérison miraculeuse, mais ce n'est que deux siècles plus tard que ce sanctuaire acquit une renommée véritable. Hippocrate de Kos, le père de la médecine, y étudia les pratiques et prescriptions des prêtres d'Asclépios. Selon les inscriptions conservées et les récits des voyageurs et des médecins, la guérison s'effectuait de deux façons: soit le malade entrait, dans son sommeil, en relation avec Asclépios qui le guérissait subitement ou lui indiquait la marche à suivre, soit les prêtres prescrivaient une cure qui relevait plus du bon sens que de la magie. Lorsqu'un malade arrivait à Epidaure, il devait faire divers sacrifices, puis se soumettre à toute une série de purifications avant d'être admis dans le "Portique d'Incubation", appelé en grec "abaton" -inaccessible aux profanes- ou "enkoimêtêrion" -dortoir-. De petits serpents d'une espèce inoffensive et particulière à la région y faisaient de fréquentes visites; les Anciens les considéraient comme les messagers d'Asclépios, parce que nés dans les entrailles de la Terre-Mère. C'est ainsi que le "caducée", emblème des médecins, est constitué d'un bâton, entouré d'un serpent et surmonté par le miroir de la Prudence.

Pausanias, cet infatigable voyageur de l'époque romaine, nota, en visitant le temple d'Asclépios, construit vers 380 av. J.-C.: "Le dieu est assis sur un trône, il tient un bâton dans une main et, de l'autre, effleure la tête d'un serpent. Un chien est couché à ses côtés". La présence de ce chien comme animal sacré était exceptionnelle, car les Grecs n'avaient guère de considération pour cet animal, sauf en période de chasse, bien entendu. Quant aux serpents, leur rôle magique et bienfaisant est accrédité par plusieurs inscriptions, dont celle de Thersandros. Ce malade, après être resté sans succès plusieurs nuits sous le Portique, avait décidé de rentrer chez lui. Il ignorait que l'un des serpents d'Asclépios s'était enroulé autour de l'essieu de son char. Dès qu'il mit pied à terre devant sa porte, le serpent le toucha et Thersandros fut guéri. Jugez de son étonnement et de sa reconnaissance!

Asclépios, en revanche, eut à souffrir de l'ingratitude des dieux. En mettant son savoir au service des hommes, il s'était attiré, nous dit la mythologie, la jalousie de quelques puissantes divinités. Parmis celles-ci Hadès, le dieu des morts, qui se sentit menacé par l'immortalité possible des humains. Zeus, lui-même, enragea de voir Asclépios guérir un homme de la cécité, maladie d'origine divine. L'une des traditions rapporte que Zeus foudroya donc l'imprudent Asclépios et l'envoya rejoindre les étoiles.

On venait aussi à Epidaure pour les Jeux qui s'y déroulaient tous les trois ans. Le sport et le théâtre participaient du même rituel, avant tout religieux. Le corps, l'esprit et l'âme se trouvaient ainsi concernés dans un même élan. Le théâtre, construit par Polyclète le Jeune -auteur également de la Tholos- vers 350 av. J.-C., reste à notre époque un des hauts lieux du spectacle.





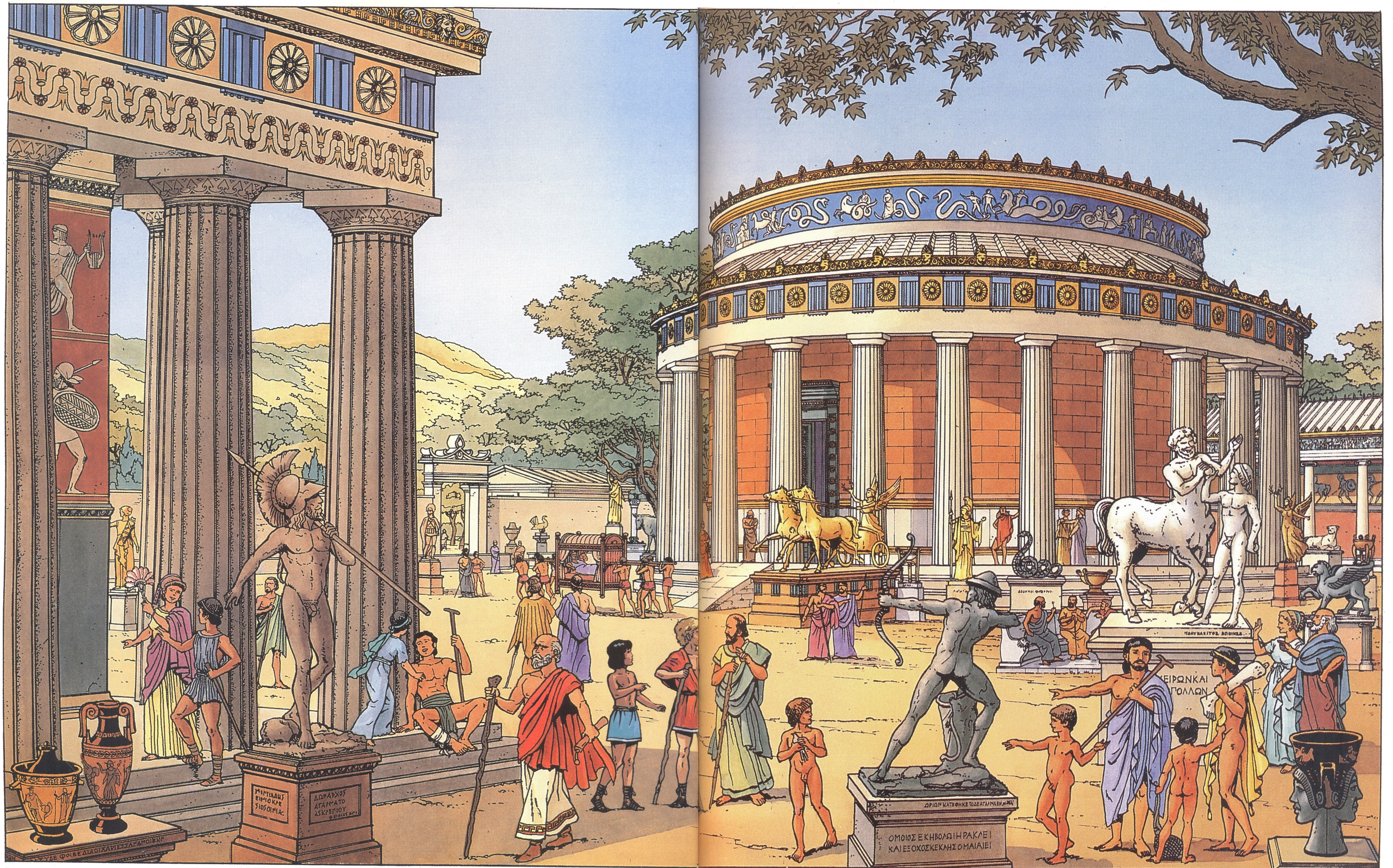
▲ *On distingue aisément sur cette vue aérienne, au premier plan et au centre gauche, les cercles concentriques des fondations de la Tholos -voir le plan au n°3-, le Portique d'Incubation -au n°1- et les traces blanchâtres du Temple d'Asclépios -au n°2-. L'ensemble du sanctuaire comportait de nombreux autres édifices, parfois difficiles à distinguer. Sur la droite, cependant, on voit le stade et, au-dessus, un gymnase devenu odéon à l'époque romaine. Au-delà des arbres, un grand hôtel sur plan carré, le Katagôgeïon, où descendaient les athlètes et leurs accompagnateurs lors des Jeux sportifs, et enfin le théâtre, entièrement restauré. Pausanias le mentionne comme "particulièrement digne d'être vu" et le trouve vaste et remarquable en tous points. Il fait même un bel éloge de l'architecte Polyclète, une chose rare dans ses écrits, qui ajoute à la splendeur du sanctuaire.*



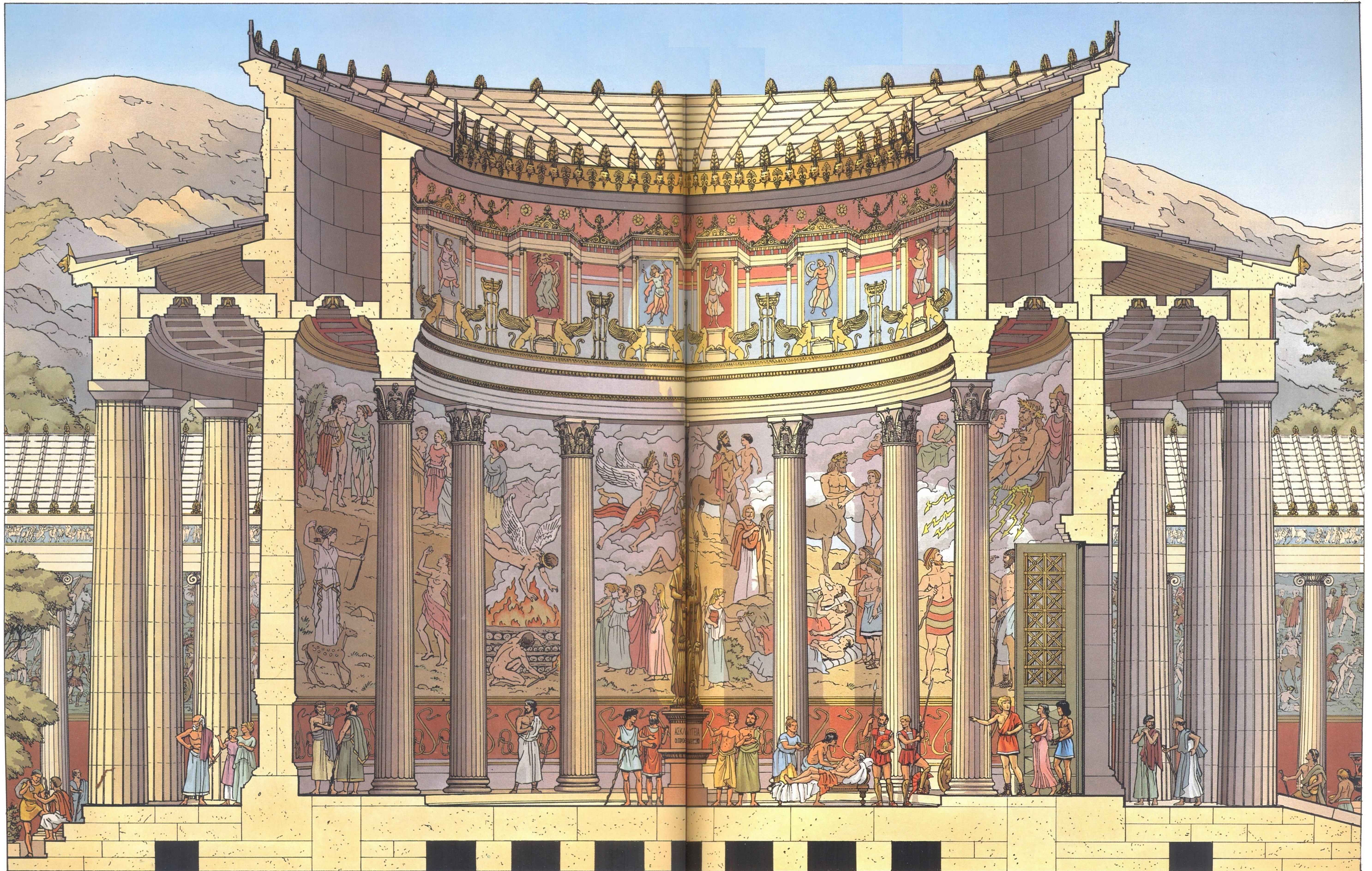
▲ *Anneaux concenctriques du soubassement central de la Tholos, dont Pausanias dit seulement qu'elle était "de marbre blanc" et "méritait d'être visitée". Elle est appelée Thymélê dans les comptes de construction gravés sur stèles, c'est-à-dire "lieu de sacrifices". Sa destination exacte n'a jamais pu être précisée, et nombreuses sont les versions controversées qui circulent à son sujet.*



▲ *Le stade de l'Asclépéion, où se célébraient tous les quatre ans les Jeux sportifs. Ils avaient lieu neuf jours après les Jeux Isthmiques, près de Corinthe, qui se déroulaient au printemps. Il n'en reste que quelques gradins. Sa longueur était de 600 pieds, c'est-à-dire 180,08 m. Chaque sanctuaire possédait un stade à la mesure du "pied" local; à Olympie, par exemple, les 600 pieds correspondaient à 192,27 m à Delphes 178,35 m et à Athènes 184,96 m.*



Vue générale de la partie ouest du sanctuaire, avec la Tholos et le temple d'Asclépios, construit vers 380 av. J.-C., et dont Pausanias admira la décoration.



Coupe de la Tholos, avec un fresque contant, de gauche à droite, l'histoire d'Asclépios.



HALICARNASSE



Au début du XVI ème siècle, les Chevaliers de Saint-Jean, qui avaient été chassés de Palestine par les Turcs et s'étaient réfugiés d'abord à Chypre en 1291, puis dans l'île de Rhodes en 1310, envisagèrent de créer une tête de pont fortifiée sur le continent, à Halicarnasse. Le Grand Maître de l'Ordre, Philippe Villiers-de-l'Isle-Adam, demanda à l'architecte allemand Schlegelholt de s'en charger. A la recherche de matériaux et de pierre à chaux, Schlegelholt avisa la tombe du roi Mausole, le "Mausolée", surplombant la ville, resté en bon état depuis sa construction -vers 350 av. J.-C.-, et s'y attaqua. Dans le court récit qu'il établit de cette entreprise, il avoua l'avoir entièrement détruit, apparemment sans aucun remords. Il est vrai qu'il s'agissait d'un monument de l'Antiquité païenne, bien peu digne de respect...

Pourtant Artémisia, l'épouse de Mausole, roi de Carie, avait convoqué les plus grands artistes grecs de son temps pour cette tombe, qui deviendra l'une des Sept Merveilles du Monde. Les architectes en avaient été Satyros de Paros et Pythéos de Priène. On ne sait presque rien du premier; le second, en revanche, est connu pour avoir réalisé également l'énorme quadrige couronnant le Mausolée, et rédigé aussi un savant traité sur la construction du Temple d'Athéna dans sa ville natale. Pline l'Ancien, mort lors de l'éruption du Vésuve qui ensevelit Pompéi en 79 de notre ère, précisait que les bas-reliefs et statues du Mausolée avaient été l'oeuvre de Scopas, Bryaxis, Thimothéos et Léocharès, qui se seraient réparti les quatre côtés.

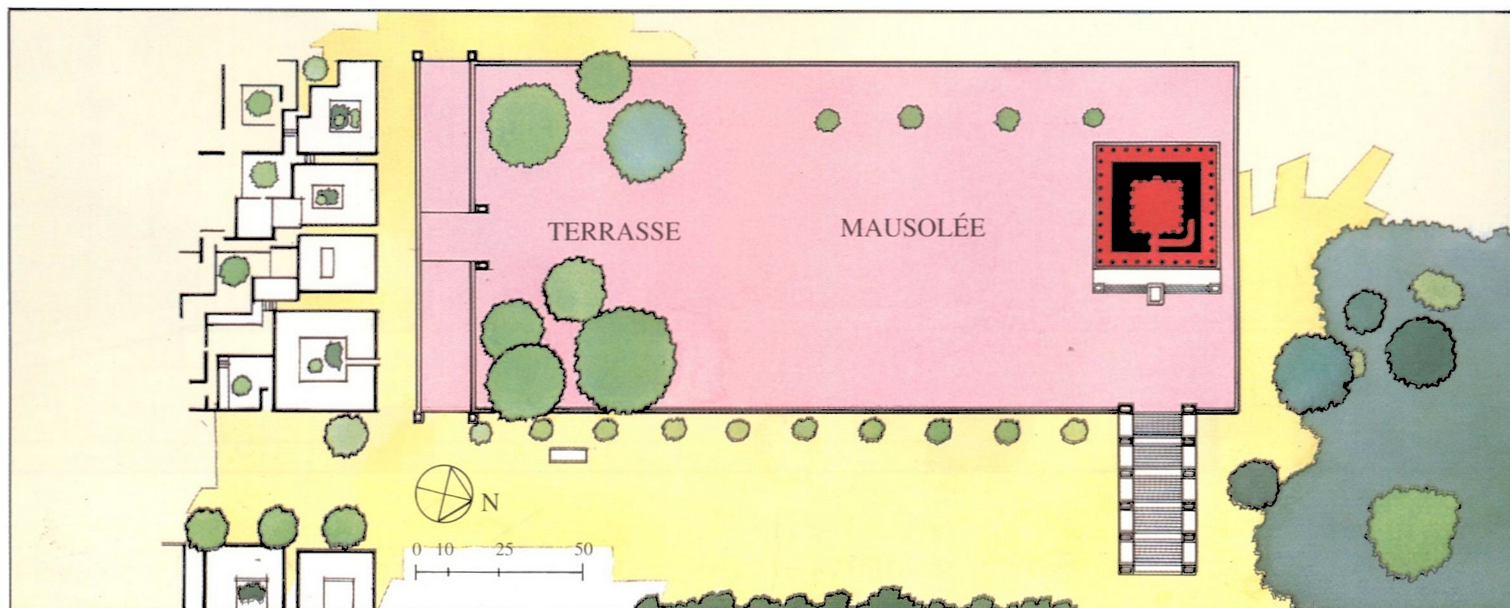
Vers 25 av. J.-C.,Vitruve, le seul architecte de l'Antiquité dont le traité sur l'architecture nous soit parvenu, ajoutait encore le nom de Praxitèle; ceci paraît possible car ce dernier venait de réaliser à Cnide, non loin d'Halicarnasse, une Aphrodite fameuse pour sa sensualité.

Pline donne quelques détails précieux, mais vagues dans leur apparente précision, ce qui semble indiquer qu'il n'aurait fait que recopier un texte, sans avoir vu lui-même le bâtiment; Vitruve se contente de le qualifier "d'excellente ouvrage", positionné "à mi-pente du site, sur une large et longue avenue", et de rappeler son classement parmi les Merveilles.

Situé donc dans Halicarnasse, patrie d'Hérodote, le père de l'Histoire, devenue Bodrum en turc, l'ensemble funéraire était composé d'une longue terrasse de 242 mètres par 105, sur laquelle était posée la tombe mesurant 35 à 40 mètres de côté. Si ces premiers chiffres sont peu discutables, celui de sa hauteur exacte reste très controversé. Selon l'interprétation que l'on fait des sources écrites, et selon le sentiment de chaque archéologue ou architecte, cette hauteur varie entre 42 et 60 mètres. On peut compter une trentaine de restitutions différentes du Mausolée depuis le XIX ème siècle.

Sur place, il ne reste à peu près rien. La terrasse a disparu, comme la tombe elle-même. Des ruelles, bordées de maisons modestes et d'immeubles bas, ont recouvert le site. Au fond de l'excavation carrée, il reste des traces de chambres, des escaliers encore en place, quelques tambours de colonnes et des fragments de sculptures. Les plus intéressants ont été transportés au British Museum. On ne vient pas à Bodrum pour le Mausolée, on y vient pour le port dominé par le Château Saint-Pierre, et pour son ambiance à la mode.

Quoiqu'il en soit, le mot "mausolée" passa rapidement dans le langage courant des Anciens. Il est possible que la tombe d'Alexandre le Grand, à Alexandrie, lui ait dû quelque disposition, mais l'emplacement supposé n'a pu être fouillé. Il ne nous reste du Mausolée de Carie que deux "copies" approximatives: la première, appelée la Tombe du Lion, en ruine, est à Cnide, et ses proportions approchaient le tiers de l'original; la seconde, en bon état, est à Mylâs -l'ancienne Mylasa, dans la même région-, mais ses dimensions, dix fois inférieures au modèle, n'offrent qu'une maigre consolation à ceux qui ont toujours rêvé de l'oeuvre mystérieuse, prestigieuse et novatrice d'Halicarnasse.



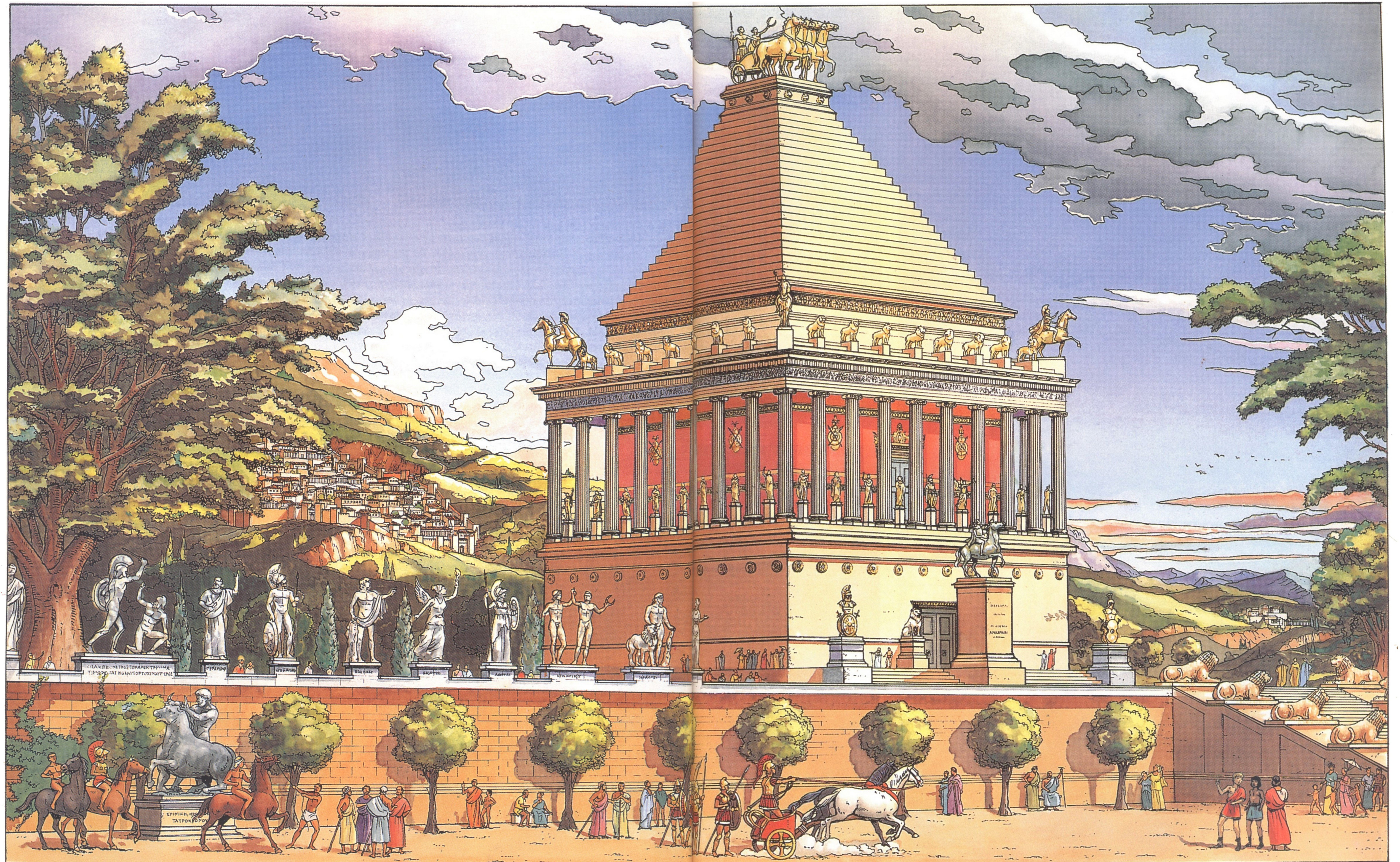




Ces deux vues montrent en continuité l'excavation destinée à recevoir les fondations du Mausolée. Quelques vestiges oubliés par Schlegelholt, voilà tout ce qui reste d'un des monuments les plus mystérieux et les plus admirés de l'Antiquité grecque. Le site ne fut fouillé que dès le milieu du XIX ème siècle, notamment par le français Charles Tixier, puis par les Anglais. Nombreux sont ceux qui, dès 1856, tentèrent de ranimer ce monument fantôme, dont l'influence historique fut considérable. Le mot "mausolée" fut en effet utilisé, dès l'Antiquité, pour désigner toute sorte de grandiose monument funéraire. Ainsi le géographe Strabon, décrivant Rome vers l'an 15 de notre ère, écrivait-il: "Le monument le plus digne d'intérêt est celui que que l'on appelle Mausolée, près du fleuve, qui est un grand tertre posé sur un soubassement de pierre blanche et couvert jusqu'au sommet d'arbres toujours verts. Il est couronné par une statue de bronze de César Auguste".

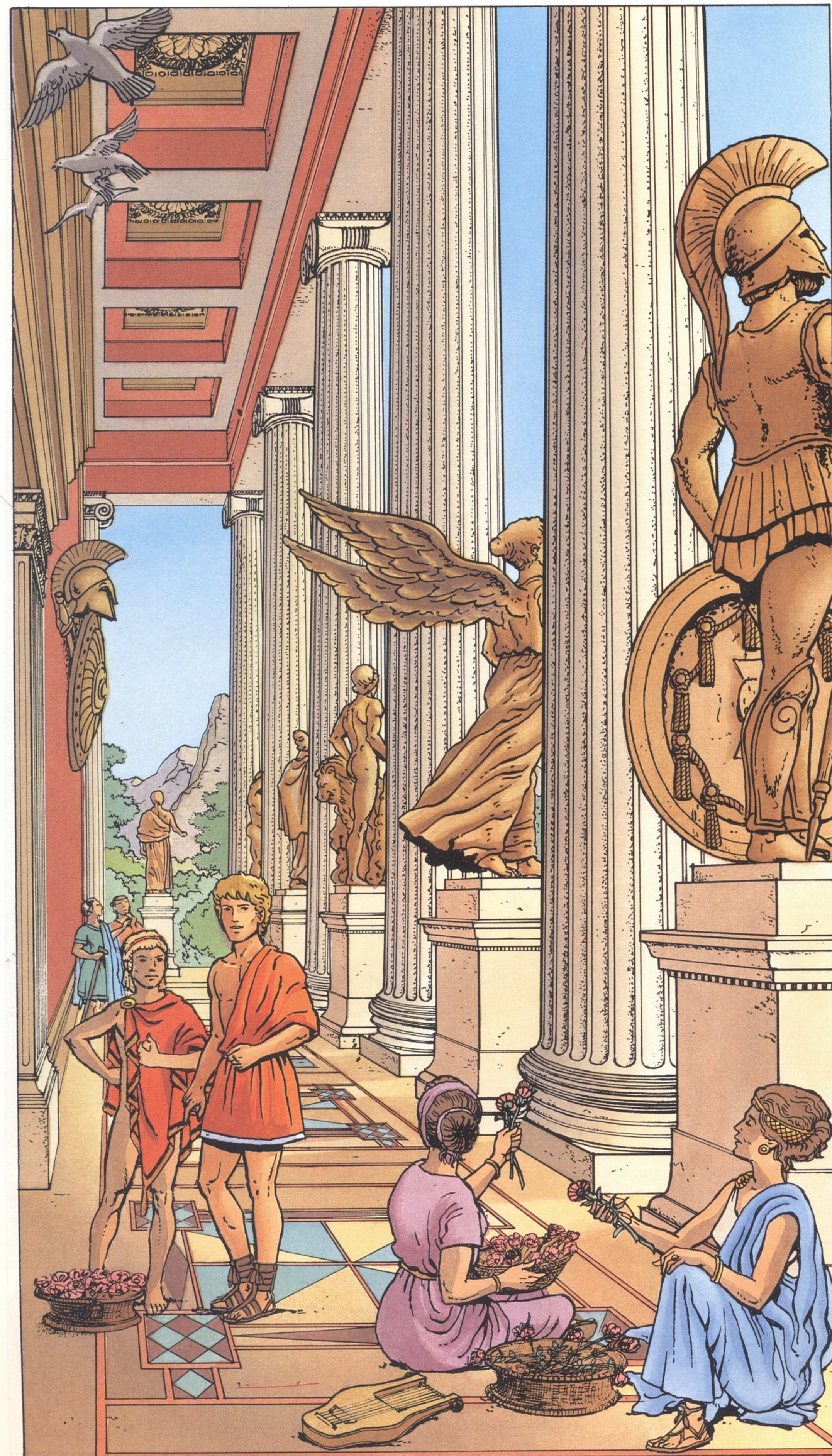
Le Château Saint-Pierre, qui commande l'entrée du port de Bodrum, et domine les ruelles très animées du quartier touristique, fut bâti sur l'emplacement de l'acropole d'Halicarnasse, où se trouvait probablement le palais de Mausole. Il fut commencé au XIVème siècle par les Turcs, lorsque la ville portait encore le nom byzantin de Mésy. La cité qui avait vu naître le père de l'Histoire, Hérodote, n'était plus, au Moyen-Age, qu'une bourgade sans importance. C'est lorsque les Chevaliers de Saint-Jean décidèrent d'agrandir le fort que le Mausolée, encore intact pour l'essentiel, fut démoli. Malgré les apparences, le nom turc actuel de la ville, Bodrum, est toujours celui du château chrétien: Petrus, Petrum, puis Pedrum, et enfin Bodrum. Au XIX ème siècle, les Anglais étaient parvenus à obtenir du Sultan d'enlever quelques blocs du Château, qui venaient manifestement du Mausolée. On peut les admirer au British Museum.



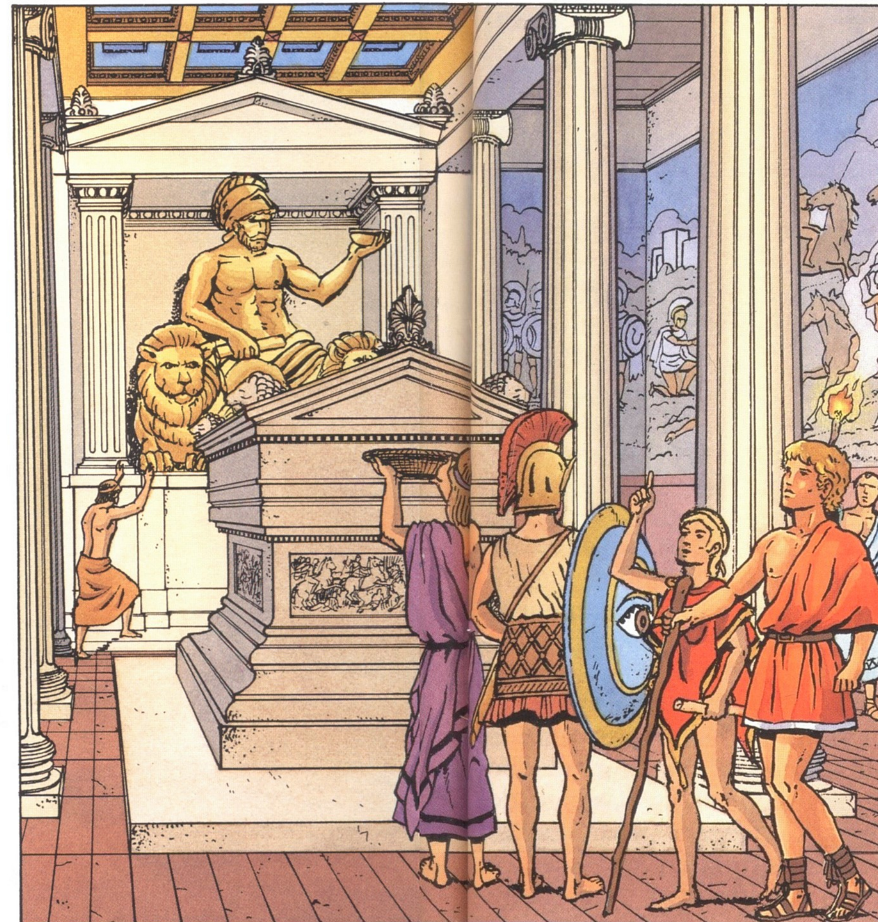


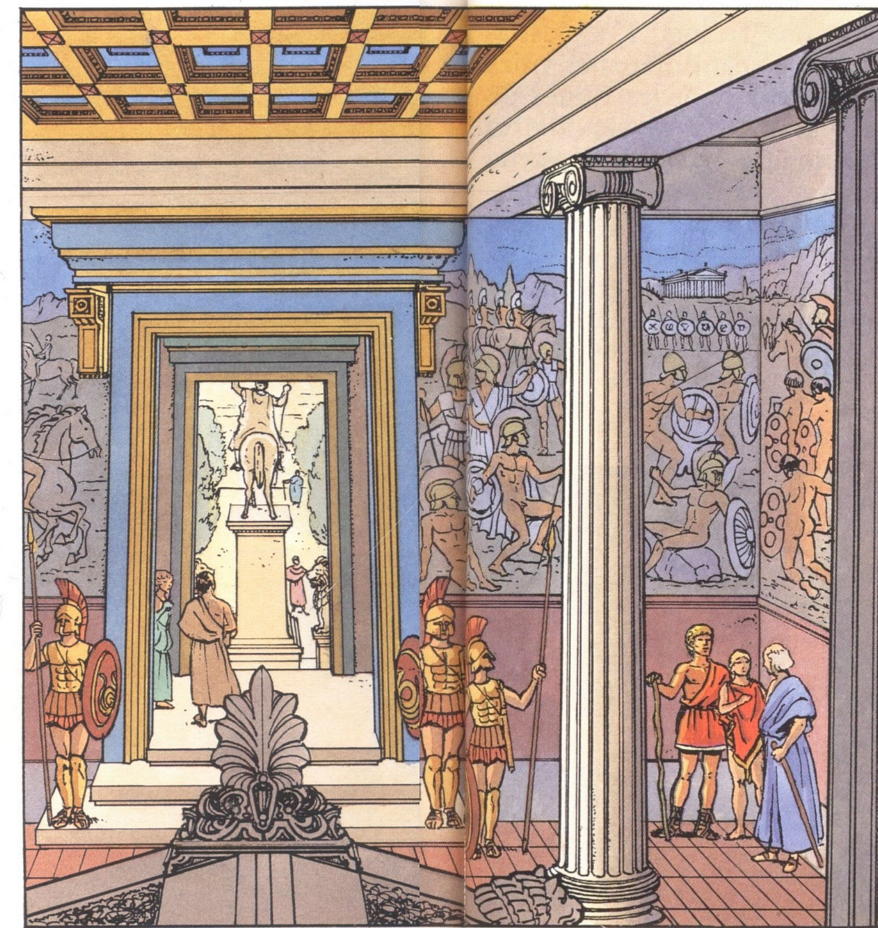
Vue générale de la terrasse et du Mausolée, depuis le Sud-Est. La restitution présentée ici s'inspire de celle de L. Bernier qui reprit les descriptions de Pline l 'Ancien.

HALICARNASSE

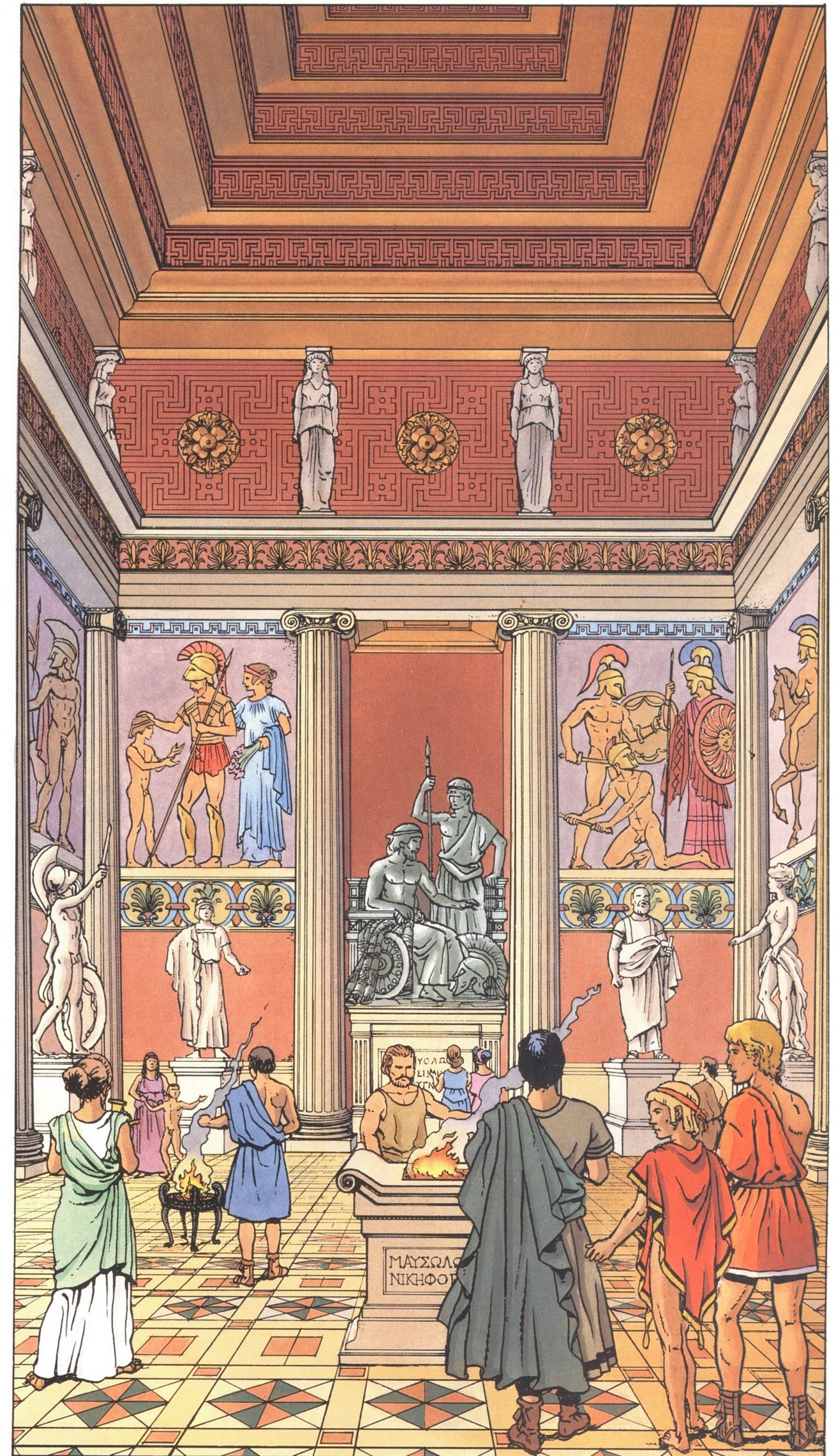


Vue d'une partie de la colonnade du premier niveau desservant la salle du culte.





Vues du caveau funéraire de Mausole.



Vue de la salle consacrée au culte de Mausole. Elle était couverte par encorbellement, ce que révélait extérieurement la forme pyramidale.

OLYMPIE

En 1896 Pierre de Coubertin, exalté par l'idéal antique du sport, parvenait à ressusciter les Jeux Olympiques, interdits par l'empereur chrétien Théodose en 393. Cette résurrection se déroula au stade antique d'Athènes, restauré pour l'occasion, et au mois d'avril, jugé plus approprié que la pleine chaleur de juillet. C'était en effet à cette époque que, depuis 776 av. J.-C., les Grecs faisaient taire leurs querelles pour envoyer leurs athlètes à Olympie. Considéré comme l'un des plus anciens sanctuaires, Olympie, au Nord-Ouest du Péloponnèse, au confluent du fleuve Alphée et de la rivière Kladéos, fut d'abord consacré au roi Pélops, puis à Zeus, dieu principal du panthéon de l'âge classique. La célébration de son culte, accompagnée d'épreuves sportives, devint donc le rendez-vous rituel de tous les peuples helléniques. La célébration de ces fêtes durait cinq jours, tous les quatre ans, et son importance devint telle qu'elle fut choisie officiellement pour être la base de la chronologie panhellénique. D'abord composée de quelques épreuves d'origine militaire, les Jeux comptaient dix-huit compétitions à l'époque classique, parmi lesquelles la course à pied, sur diverses longueurs, la course en armure, le disque, le javelot, la lutte, le pancrace -sorte de boxe et de lutte-, le saut en longueur, et diverses formes de courses hippiques.

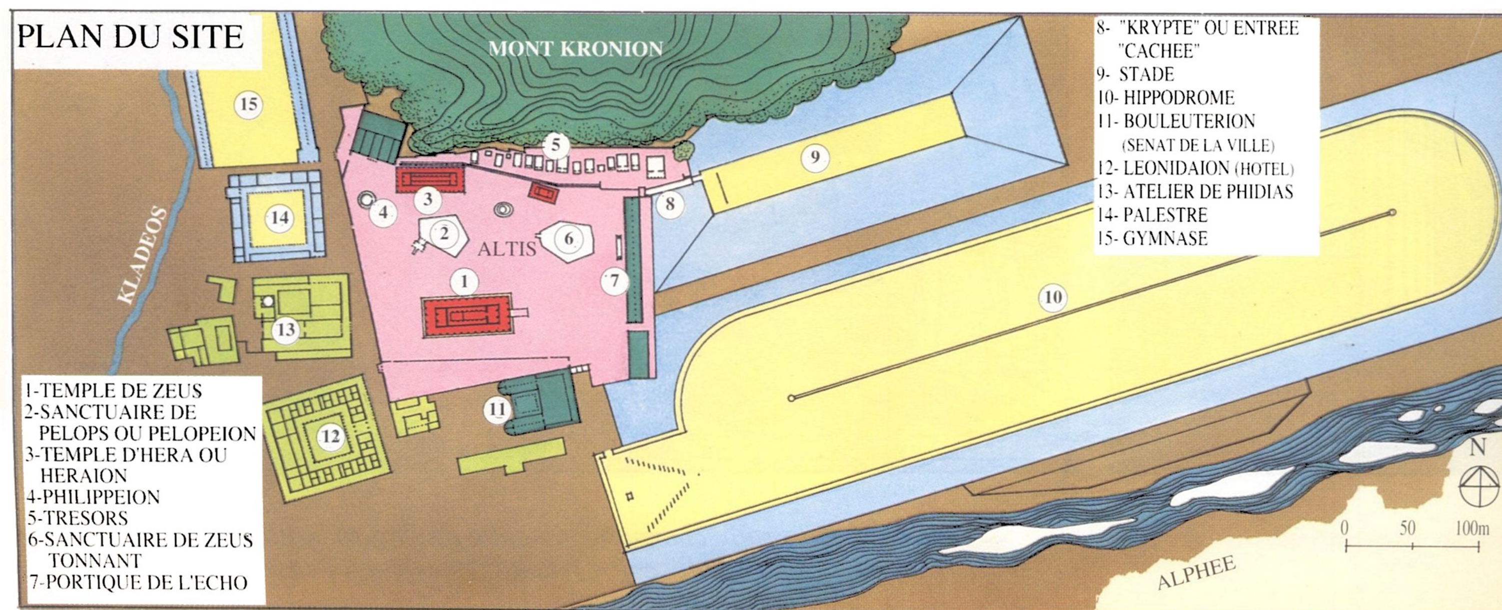
Le Stade (9) se trouvait à l'origine près du Temple de Zeus (1), mais il fut déplacé au cours des restructurations des IV ème et III ème siècles av. J.-C., en raison de l'affluence grandissante du public. On y accédait par un passage voûté, la "Kryptê" (8), c'est-à-dire l'entrée "cachée". Les 45 000 spectateurs que pouvait contenir le stade s'asseyaient sur les pentes herbues, que nous voyons encore aujourd'hui. Seuls les hommes pouvaient assister aux Jeux, à l'exception de la prêtresse de Déméter, qui venait de la ville proche d'Elée. Naturellement, plusieurs femmes tentèrent d'enfreindre l'interdiction, mais la menace de mort dissuadait les plus audacieuses. Une seule en réchappa, une certaine Kallipateira. Découverte par les gardes, elle fut graciée parce qu'elle était fille, femme, et mère d'un athlète vainqueur aux Jeux! Sa curiosité parut donc légitime aux juges.

Olympie était célèbre aussi pour son Temple de Zeus (1), construit vers 460 - 450 av. J.-C. par l'architecte Libon d'Elée. Presque comparable au Parthénon d'Athènes, construit quelques années plus tard, il contenait une statue colossale du dieu, sculptée par Phidias, qui dirigea ensuite les travaux de l'Acropole engagés par Périclès. Cette sculpture, décrite avec précision par le voyageur Pausanias vers 170 de notre ère, fut bientôt classée parmis les Sept Merveilles du Monde. L'oeuvre d'or et d'ivoire était grandiose, aux dires de ce dernier qui confiait que ses dimensions, entre 12 et 14 mètres de hauteur, selon les estimations, étaient "loin d'égaler l'impression que donne à tout spectateur la vue de celle-ci". Enlevée par Théodose en 393 ap. J.-C. et transportée à Constantinople, elle disparut dans un incendie en 475.

Le Temple d'Héra ou Heraion (3), dédié à l'épouse de Zeus, construit au VII ème siècle av. J.-C., avait une particularité: il contenait encore, lors du passage de Pausanias, une colonne de bois. Ce détail indique que les temples grecs furent d'abord construits en brique et en bois, et que l'on remplaçait ce matériau par de la pierre au fur et à mesure de sa dégradation.

Sur une terrasse surplombant l'Altis, au Nord, on peut voir les ruines d'une quinzaine de "Trésors" (5), c'est-à-dire de petits édifices dédiés à Zeus par différentes villes du monde grec. Tout près de l'Héraion, les ruines du Philippeion (4) construit par le père d'Alexandre, Philippe de Macédoine, rappellent la grandeur de cette famille de conquérants.

Un vaste Hippodrome (10), aujourd'hui complètement emporté par les crues de l'Alphée, une Palestre (14) et un Gymnase (15) complétaient les équipements sportifs, où les athlètes devaient obligatoirement s'entraîner le mois précédant l'ouverture des Jeux, sous l'oeil averti des arbitres.





◄ *Les ruines du Temple de Zeus sont impressionnantes. Toutes les colonnes ont été retrouvées couchées en bon ordre, ce qui semble accréditer sa destruction par un tremblement de terre, vers le milieu du VI ème siècle ap. J.-C..*

Son architecte, Libon d'Elée, aurait, selon son confrère romain Vitruve, laissé un savant traité sur sa construction. Bâti de grossier calcaire coquillé local, le temple était entièrement stuqué et peint.

Le Héraion, dont on voit ici les ruines, avait non seulement une colonne en bois lorsque Pausanias le visita, mais encore des chapiteaux doriques de dessins différents, témoins des époques de leur remplacement. La cella était de brique sur un soubassement de pierre, et l'intérieur était divisé en quatre "chapelles" de part et d'autre de l'axe longitudinal. C'est dans les ruines de l'une d'elles que l'archéologue Ernst Curtius retrouva, en 1878, la fameuse sculpture de Praxitèle "Hermès et Dionysos enfants", que Pausanias décrivit à cet endroit précis dix-sept siècles auparavant. Au fond de la cella sont encore en place les socles des statues en pierre d'Héra assise sur son trône, et de Zeus, debout, portant le casque. Seule la tête d'Héra a subsisté. ►





◄ *Des générations d'athlètes ont emprunté pendant des siècles, le coeur battant, le couloir voûté débouchant dans la pleine lumière du stade, la fameuse Kryptê.*

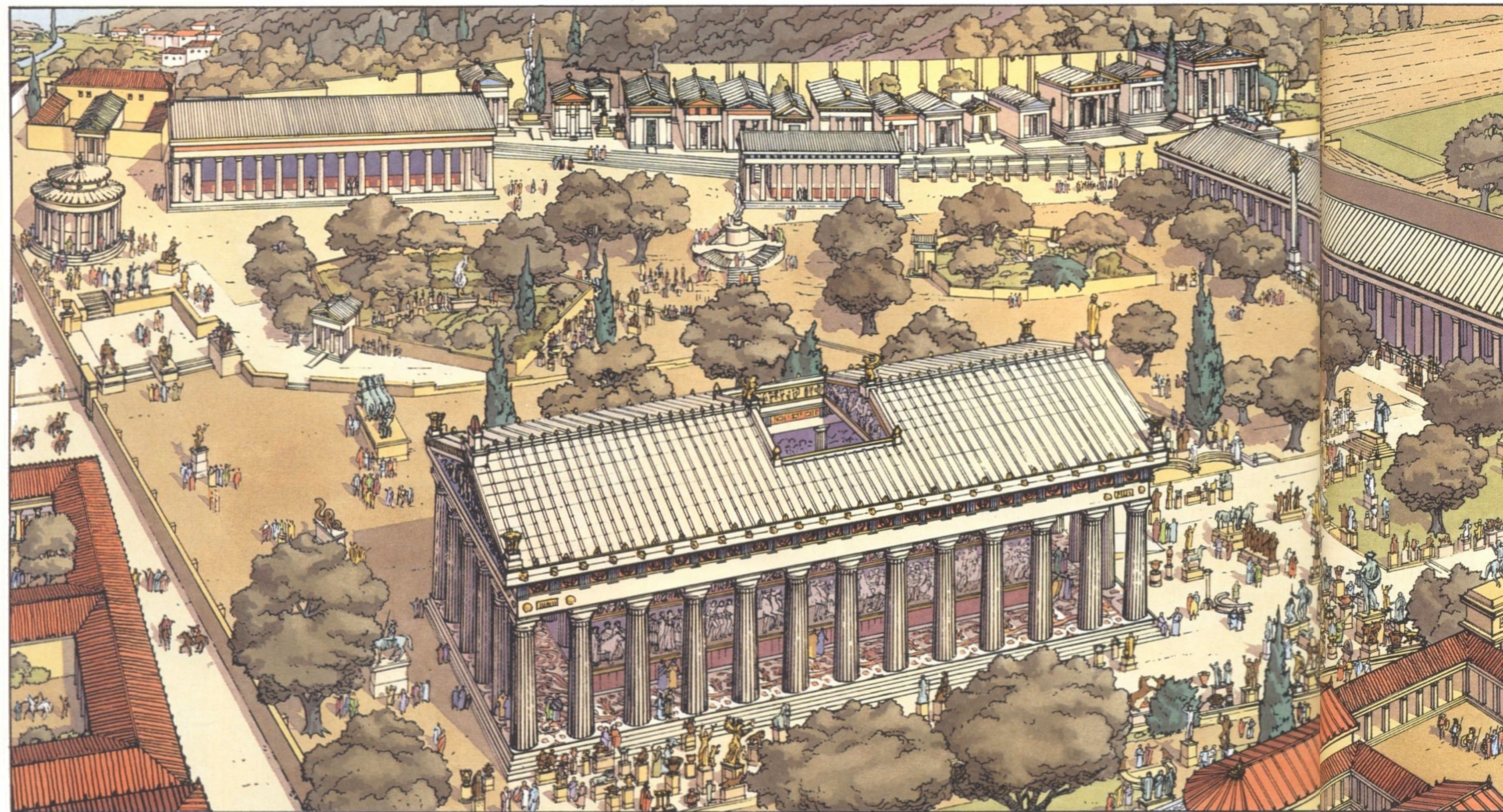
Sur la gauche, la terrasse des Trésors et, au pied, les socles des statues appelées les Zanes, que tout athlète ayant triché aux Jeux devait offrir à Zeus en guise d'amende. Pausanias cite à cette occasion quelques célèbres tricheries.

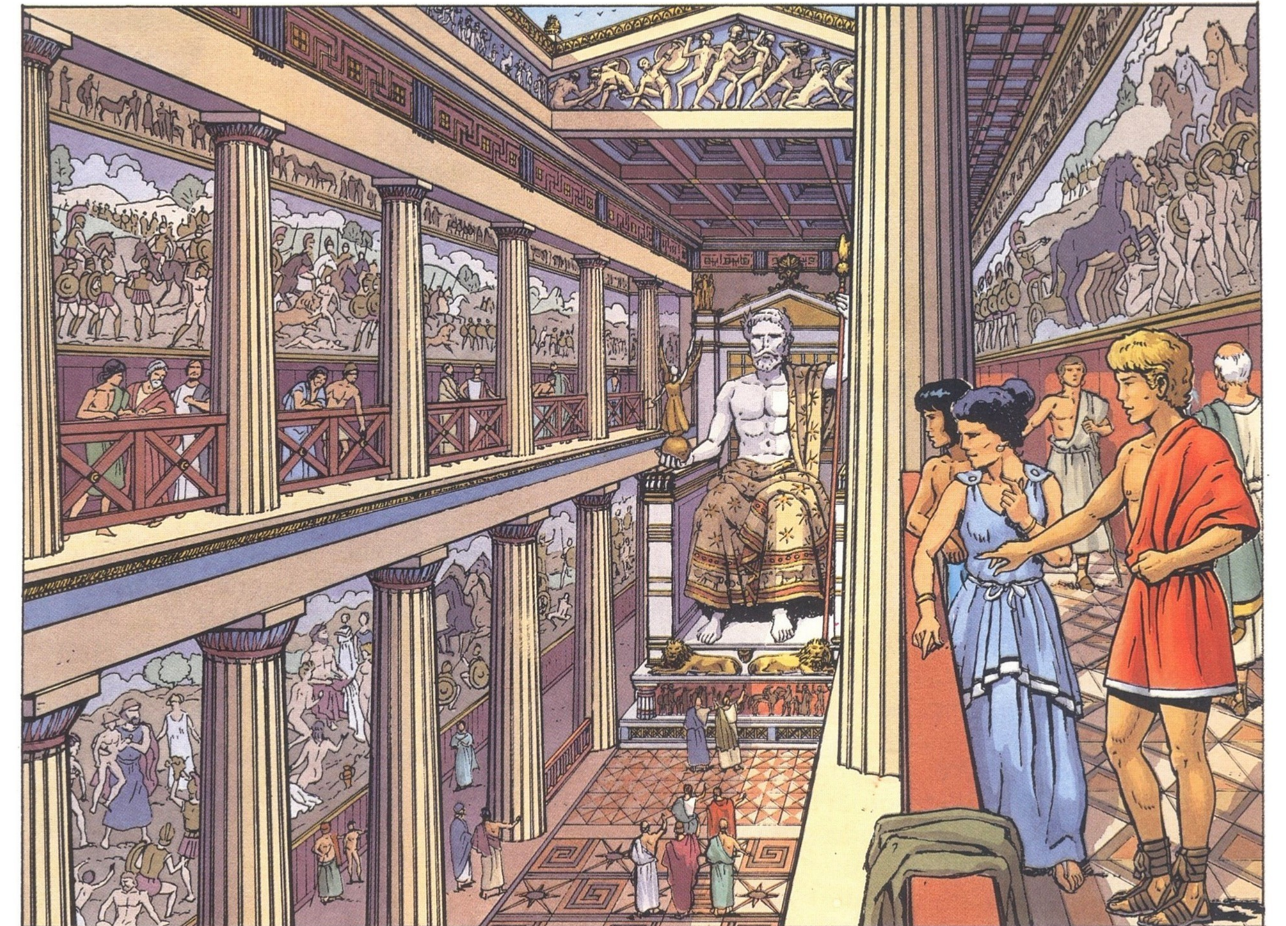
OLYMPIE



Vue générale du Temple de Zeus depuis le Philippeion. Entre les deux, l'entrée du Pélopéion.

OLYMPIE





En haut: vue générale de l'Altis, avec le Temple de Zeus au premier plan.
En bas: vue sur les Trésors, avec le Mêtroôn; à gauche, le couloir de la "Kryptê", le portique de l'Echo, et l'entrée du sanctuaire de Zeus Tonnant.

En haut: vue intérieure du Temple de Zeus

PERGAME

Ainsi que l'indique son nom grec, cette ville n'était à l'origine, qu'une forteresse juchée sur un piton abrupt d'Asie Mineure. A la mort d'Alexandre le Grand en 323 av. J.-C., Lysimaque, un de ses généraux, reçut en partage des territoires situés en Grèce du Nord et en Asie Mineure; jugeant cet endroit imprenable, il y expédia son trésor de guerre sous la garde d'un de ses fidèles, le Macédonien Philétairos.

A la mort de Lysimaque, en 281 av. J.-C., la royauté échut à Philétairos qui poursuivit l'oeuvre de son chef. Son successeur, Eumène Ier, profitant de l'affaiblissement progressif des monarchies hellénistiques qui se déchiraient en Syrie, en Mésopotamie, en Grèce, voire même en Palestine et en Egypte, ne cessa d'agrandir le royaume de Pergame. Ce n'est cependant qu'au II ème siècle av. J.-C. qu'Eumène II entreprit les grands travaux nécessaires à la capitale florissante. A cette époque, Pergame était devenue une étonnante place de commerce, où se côtoyaient des marchands de toutes origines, une ville luxueuse équipée de sanctuaires, d'agoras et de gymnases.

C'est à Eumène II que l'on doit donc le visage de la ville haute, avec le Théâtre (5) desservi par une immense terrasse de près de 240 mètres de longueur jetée en travers de la pente, le Temple d'Athéna (2), l'Autel monumental consacré à Zeus (1), et la fameuse Bibliothèque (3), riche de 20 000 volumes, enviée même par Alexandrie. Le roi d'Egypte Ptolémée VI et ses successeurs interdirent l'exportation du papyrus vers Pergame pour tenter d'enrayer son ascension culturelle! Inventifs, les Pergaméens mirent alors au point un support d'écriture nouveau, le "parchemin", sorte de peau de mouton ou de chèvre traitée -ce mot vient de l'altération du latin "pergamen"-. Malgré cette rivalité, les rois de Pergame n'en continuèrent pas moins à se livrer à la chasse aux manuscrits et aux objets d'art, qu'ils achetaient ou confisquaient selon les circonstances.

En 133 av. J.-C., le roi Attale III, jugeant qu'aucun de ses successeurs n'était digne du royaume, le lègua par testament au Sénat de Rome. Stupéfaits mais ravis, les Romains, déjà installés en Grèce depuis 146, recueillirent donc cet héritage, non sans quelques incidents. Le contact avec l'urbanisme et l'architecture de la période hellénistique devait être décisif: Rome se mit à l'école de la Grèce et, conséquence naturelle, s'empara progressivement de tous ses territoires.

L'ironie de l'Histoire voudra que tous les volumes de la Bibliothèque de Pergame soient donnés en cadeau à Cléopâtre, reine d'Egypte, par le triumvir Marc-Antoine, subjugué par sa beauté, pour compenser les pertes subies par la grande Bibliothèque d'Alexandrie lors de troubles survenus dans la cité. Cléopâtre était alors la maîtresse de Jules César.-47 av. J.-C.-. Tout s'envola par la suite en fumée, lorsque les Chrétiens d'abord, puis les Musulmans, s'emparèrent de la ville fondée par Alexandre.

Sous la Paix Romaine, Pergame s'agrandit dans la plaine du fleuve Kaïkos, maintenant Çayi, et atteignit environ 160 000 habitants, chiffre important pour une ville antique.

Le grand Autel de Zeus (1) dont il reste les soubassements mesurant un peu plus de 36 mètres par 34 sur une large terrasse proche du théâtre, n'a pas d'auteur connu. Haut d'une douzaine de mètres, il reçut, vers 170-150 av. J.-C., une décoration sculptée à l'échelle héroïque, environ 100 mètres de longueur sur 2,30 de hauteur. Cette immense composition avait pour thème la lutte des Dieux et des Géants, allusion aux victoires de la dynastie régnante sur les Galates venus ravager ses possessions.

Les sculpteurs pergaméens orchestrèrent cette légende -ou cette réalité- avec un modelé vigoureux, presque déclamatoire, en combinant le classicisme romantique de leur époque avec la mégalomanie orientale.



Vue du Théâtre en direction du Nord, où l'on peut remarquer la pente impressionnante de cet édifice, l'un des plus grands réalisés dans l'Antiquité. Sa disposition ne garantissait pas une acoustique exceptionnelle, mais le spectateur pouvait à loisir contempler le vaste paysage s'offrant à lui, que ce soit la plaine du Kaïkos ou les montagnes environnantes. Les constructeurs avaient su utiliser au mieux l'emplacement dont ils disposaient. L'audacieuse terrasse monumentale, lancée en travers de la pente, assurait une bonne desserte de l'ensemble de la ville, qui s'étageait jusqu'à la plaine, à l'époque hellénistique. Toute la partie ouest de la ville n'était pas vraiment fortifiée.

Mais à cette époque, vers 180-150 av. J.-C. environ, seuls les Romains pouvaient être dangereux pour Pergame, et ses rois avaient eu la sagesse de s'en faire des alliés.

Au fond à droite, on distingue les ruines des terrasses supérieures, avec les couloirs souterrains qui en desservaient les sous-sols, ainsi que le rempart d'angle du secteur des arsenaux. ►



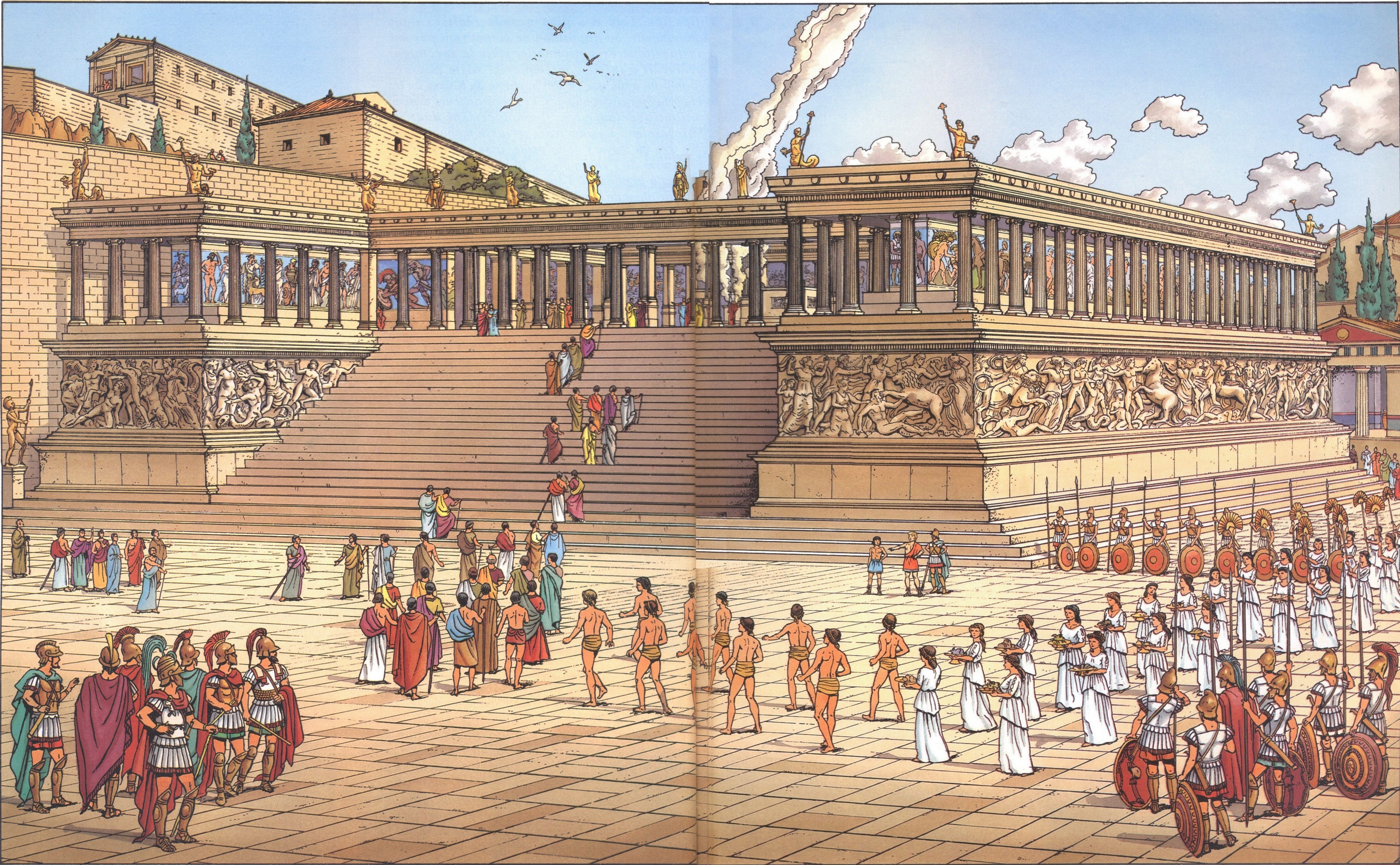


◄ *Extrême pointe des fortifications du secteur des arsenaux - voir le plan-. Cet endroit, très abrupt, fut le lieu de la première implantation de Lysimaque et de Philétairos, et donna son nom à la ville. Le tracé du rempart est est bien visible, mais les ruines des bâtiments sont difficiles à repérer sous les buissons.*

Vue des ruines de l'autel de Zeus, depuis la terrasse du temple d'Athéna. Il ne reste que cinq degrés sur les vingt-sept d'origine, jusqu'à une hauteur de 2,60 m, c'est-à-dire moins de la moitié de l'élévation de la terrasse sur laquelle s'organisait l'architecture de l'autel proprement dit. Ces bases montrent qu'il ne s'agissait pas d'un simple remblai, mais que des couloirs les parcouraient intérieurement. Elles furent aussi plusieurs fois bouleversées par des transformations. L'ingénieur allemand Humann fut le premier, en 1873, à découvrir les fameux bas-reliefs de la frise, ce qui déclencha, cinq ans plus tard, la recherche méthodique de la direction des Musées de Berlin. Il fallut une dizaine d'années pour que l'essentiel de l'autel soit remonté dans la capitale du Reich. ►

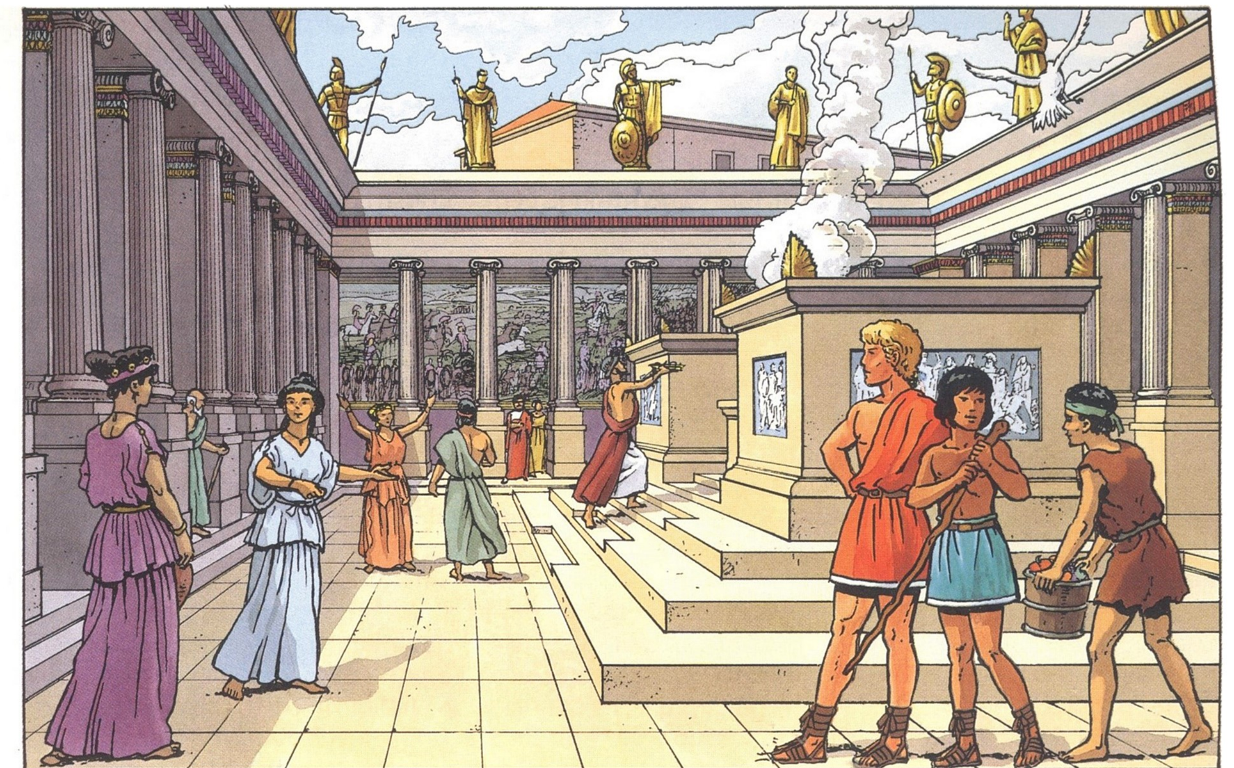


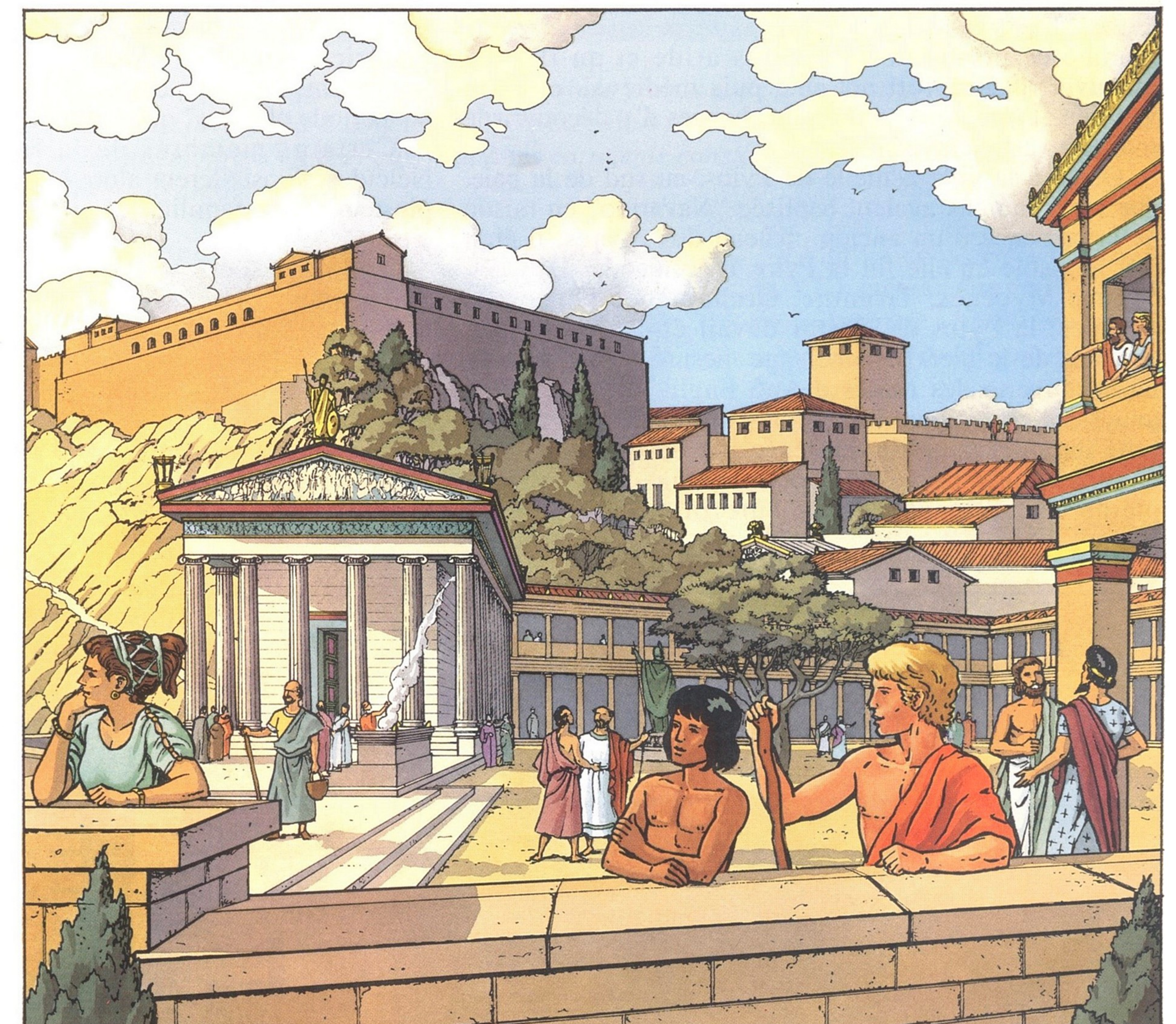
PERGAME



Vue générale de l'Autel de Zeus.

Vue d'ensemble de la partie haute de la ville.





En haut: vue intérieure de l'Autel de Zeus
En bas: vue du Temple d'Athéna et de la terrasse fortifiée.

PYLOS

Ce palais, et les ruines de l'agglomération l'environnant, situés sur la côte sud-ouest du Péloponnèse, ont été mis à jour par une expédition gréco-américaine en avril 1939. Dès le début, le zèle des fouilleurs fut récompensé par la découverte de fragments de fresques, de sols en stuc décoré, de poteries, et de plus de six cents tablettes en Linéaire B; ce système d'écriture syllabique, caractéristique de l'époque mycénienne, confirma qu'il s'agissait d'une installation importante.

Les archéologues attribuèrent très vite ce palais au roi Nestor, ce vieux monarque qui, nous dit l'Iliade, avait participé à la guerre de Troie avec "quatre-vingt-dix vaisseaux". Seul le roi Agamemnon, maître de Mycènes et chef des Grecs, avait réuni quelques navires de plus que lui.

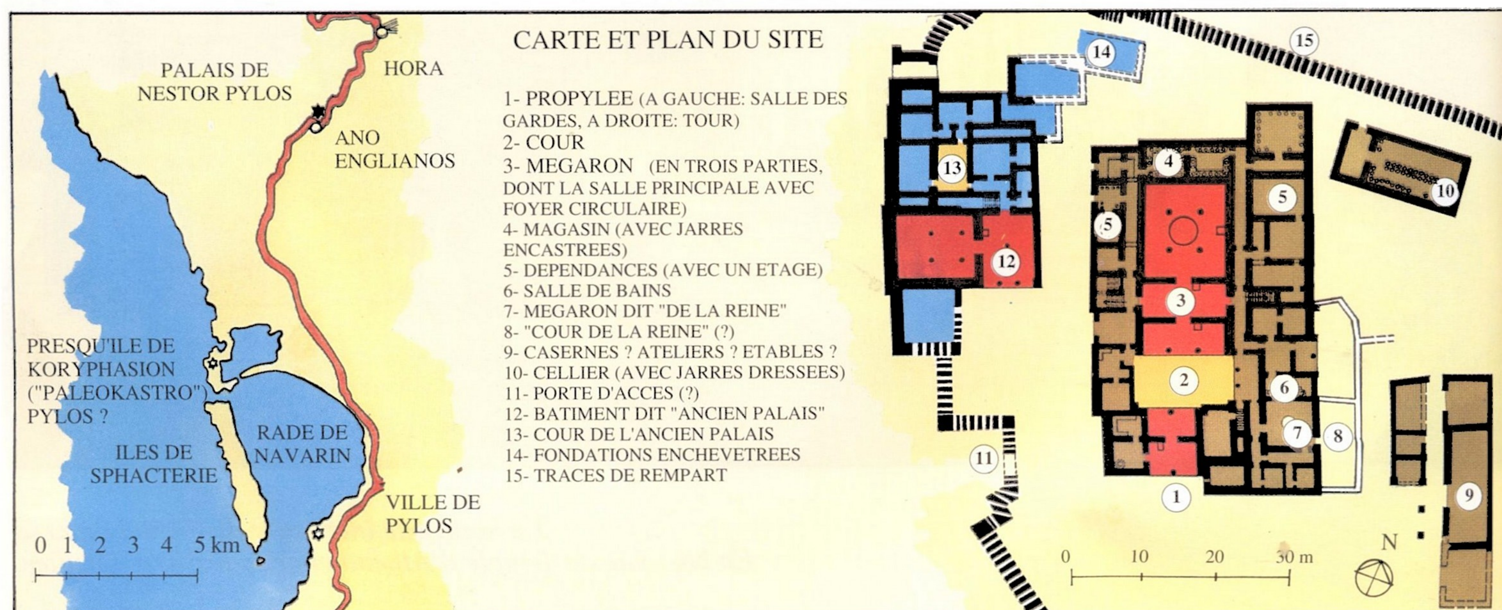
Dans cette région, deux emplacements étaient déjà connus sous le nom de "Pylos"-voir la carte ci-dessous-. Pausanias, qui visita la Messénie vers 160 de notre ère, avait désigné la presqu'île du Koryphasion, commandant l'entrée nord de la baie de Navarin, comme le lieu de la ville, peut-être en suivant l'indication de l'historien Thucydide, qui en parlait déjà en 420 av. J.-C., lors de la guerre du Péloponnèse entre Sparte et Athènes. Mais comme ce promontoire est très aride et qu'il a été recouvert par un fort antique, puis médiéval, et enfin vénitien et turc, on avait peu de chances d'y découvrir le moindre vestige mycénien.

Quant à la ville actuelle de Pylos, au sud de la baie, que les Vénitiens avaient baptisée "Navarino" en raison de la présence d'un ancien château des Avares, il était peu probable qu'elle fut la Pylos mycénienne. En effet, comme Mycènes, Tirynthe, Orchomène, Thèbes ou Athènes, la Pylos de Nestor devait être quelque peu éloignée de la mer, par une sage mesure de précaution. La découverte des ruines d'Anô Englianos remplissait toutes les conditions: à quelques kilomètres de la mer, cette terrasse naturelle, protégée par un épais rempart, dominait toute la baie de Navarin, ainsi que la riche plaine environnante, et, de surcroît, la disposition intérieure du palais s'avéra être identique à celle de Tirynthe et de Mycènes, ainsi que le mode de construction.

Dernier fils du roi de Thessalie Nélée et de son épouse Chloris venus s'installer dans le Pélopponèse, le sage Nestor, maître de Pylos, aurait eu, selon divers auteurs, une vie fort agitée. Il aurait d'abord échappé, seul, au massacre de tous ses frères par Héraclès -Hercule pour les romains- et participé ensuite à la chasse au sanglier Calydon, qui ravageait la région de l'Etolie, avant de s'engager dans la fameuse expédition des Argonautes à la recherche de la Toison d'Or. Au soir d'une existence pleine de tribulations, il n'hésita pas enfin à participer à la guerre de Troie, où il joua souvent le rôle d'un conseiller fort écouté et respecté. Après la prise de la ville, Nestor aurait regagné ses terres pour y mourir, quelques années plus tard, paisiblement. La légende veut que son fils et son petit-fils lui aient succédé. avant que le palais ne disparaisse dans les flammes, vers 1100 av. J.-C., à l'époque où furent détruits dans des conditions analogues ceux de Mycènes et de Tirynthe. Il s'agit d'une période que les écrivains de l'époque classique baptisèrent "le retour des Héraclides", et que nos historiens appellent plutôt "l'invasion des derniers immigrants hellènes, celle des Doriens", responsables de la "période obscure" qui suivit -1100 - 750 av. J.-C.-.

Certains membres de la famille de Nestor, les Néléïdes, s'installèrent alors à Athènes, où ils fondèrent plusieurs clans familiaux, importants dans l'histoire de la cité.

Après la mise à jour de 1939, les fouilles ne purent être poursuivies qu'en 1952, sous la conduite conjuguée des services archéologiques grecs et de l'Université de Cincinnati. Elles permirent la découverte de quelques traces du rempart, et surtout le dégagement complet et méticuleux du "mégaron" et de ses dépendances, avec leur aménagement: ateliers, réserves, escaliers, foyers, bancs, emplacements des colonnes, et jusqu'à une baignoire en parfait état!



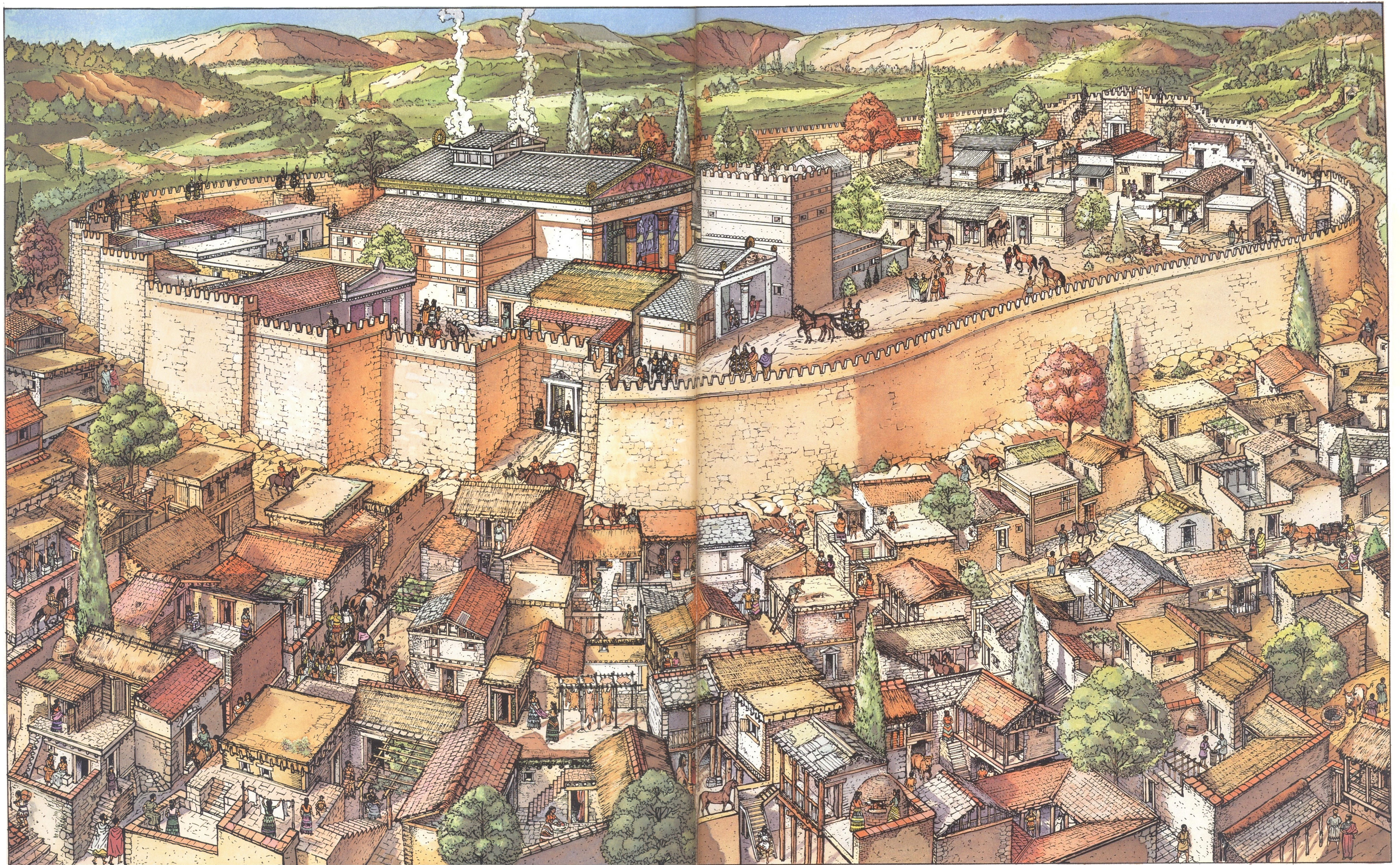
▲ *Cette vue a été prise devant le Propylée, dans l'axe du palais -voir le plan, au n°1-. On distingue les bases de deux de ses colonnes. La partie éclairée correspond à la cour (n°2), le mégaron s'étendant au-delà de la corde tendue. La fragilité des ruines a obligé les archéologues à les couvrir et à les entretenir constamment pour éviter que les murs de moellons et de terre ne s'effritent définitivement.*



◄ *Le foyer central d'un diamètre de 3,85 mètres dans le "domos" du mégaron -12,90 par 11,20 mètres-. Au premier plan, l'empreinte d'une des quatre colonnes dans le sol, -autrefois de stuc décoré-, avec ses trente-deux facettes encore visibles. Les murs étaient ornés de fresques, dont quelques fragments ont été retouvés, notamment derrière l'emplacement du "trône" à l'extrême droite. Derrière le mur de gauche se trouve le magasin aux jarres encastrées (n°4).*

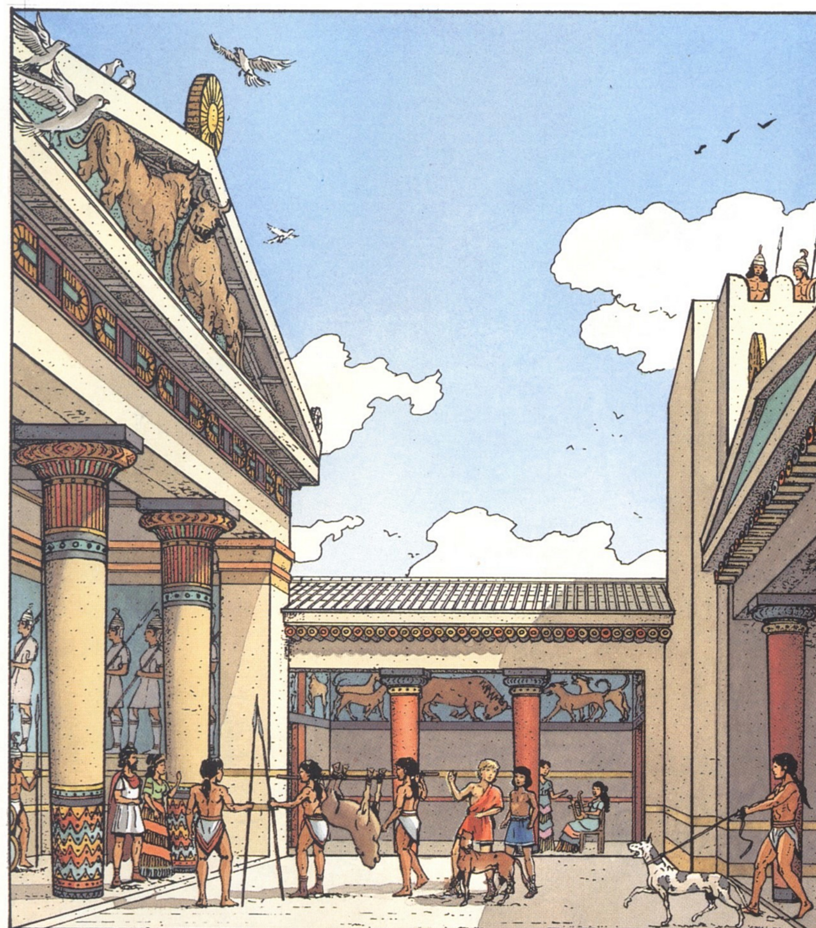
Dans la partie attribuée à la reine ont été découverts un foyer circulaire dans une pièce plus modeste (n°7), et surtout une baignoire en terre cuite décorée d'enroulements gravés, la seule du genre mise à jour dans un palais mycénien (n°6). Cette sorte de baignoire, dont on connaissait l'existence par les poèmes d'Homère sous le nom de "asaminthos", ne possédait pas de système d'évacuation, et nécessitait la présence de plusieurs servantes. ►

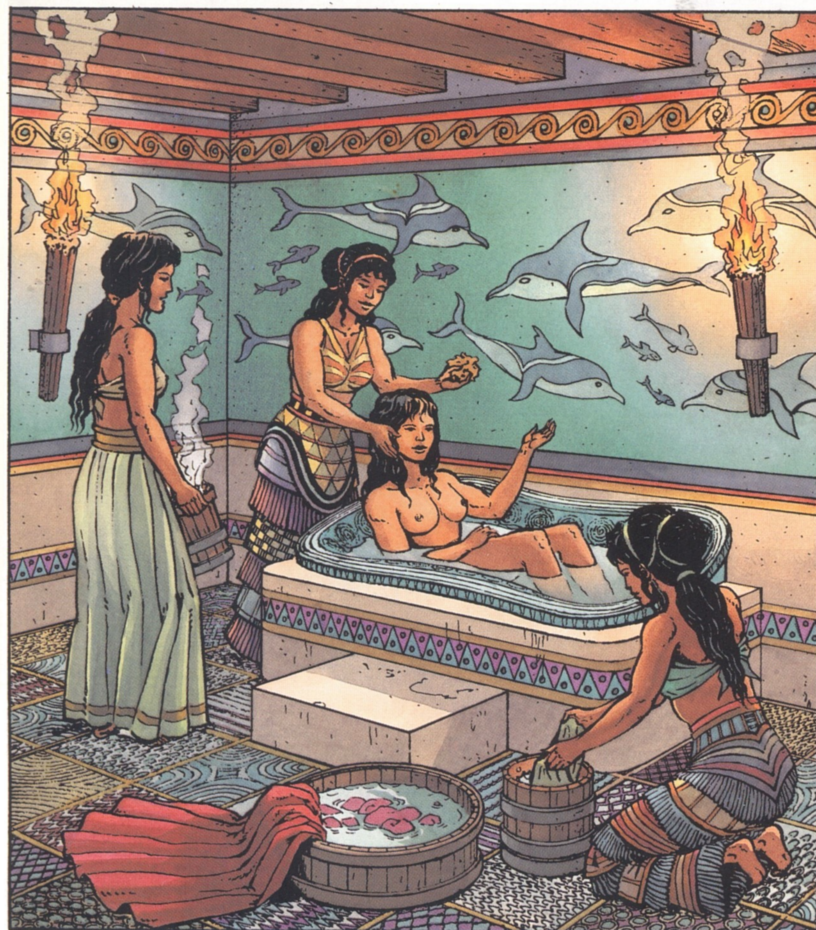




Vue générale du palais de Nestor et de ses dépendances derrière son enceinte fortifiée, avec. au pied, le village.

PYLOS



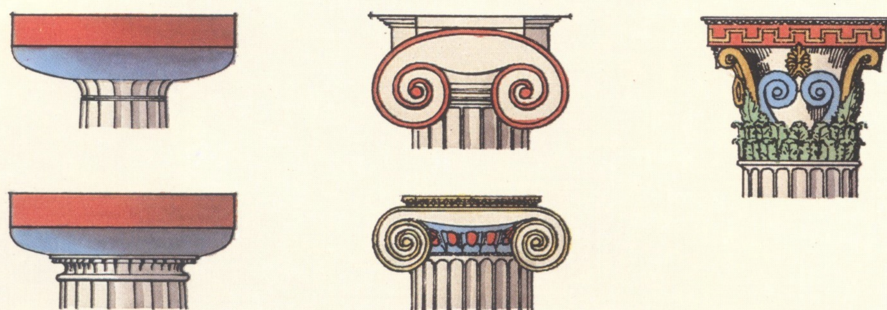


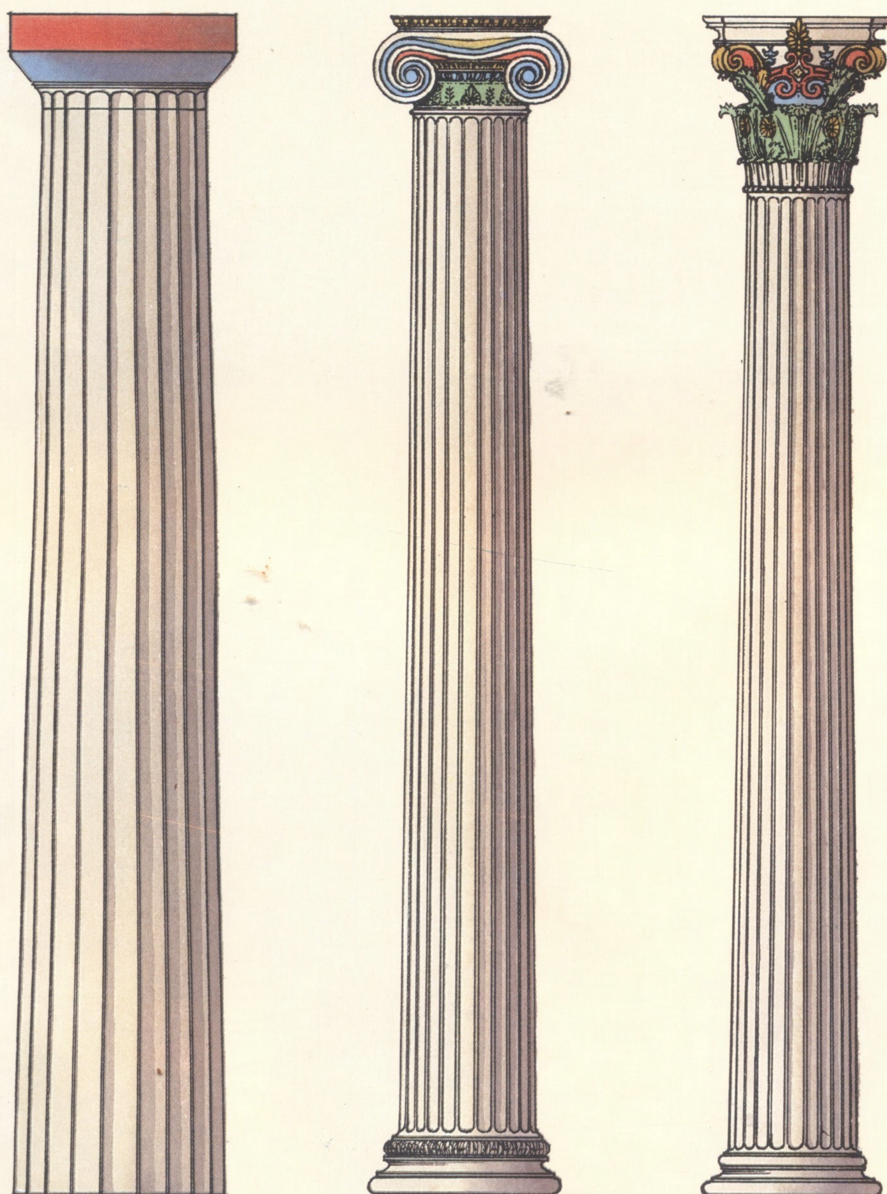
En haut: vue de la cour séparant le Propylée -à droite- du portique du mégaron
En bas: la salle de bain avec son sol stuqué.

Vue générale du domos.

LES ORDRES

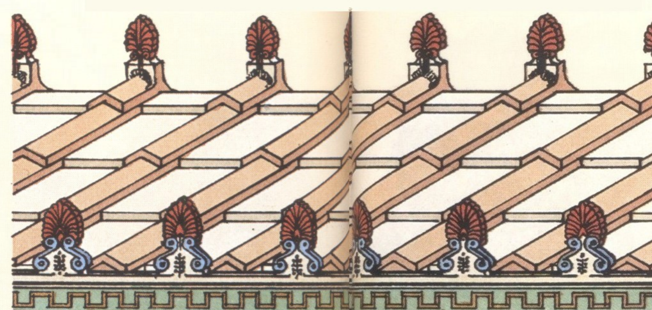
CHAPITEAUX (VARIANTES)



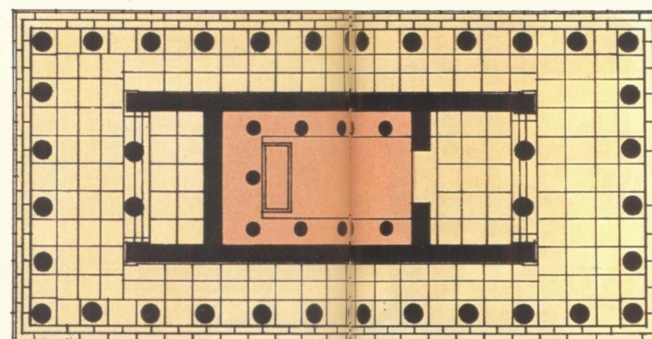


DORIQUE IONIQUE CORINTHIEN

ANTEFIXE ET TUILES FAITIERES



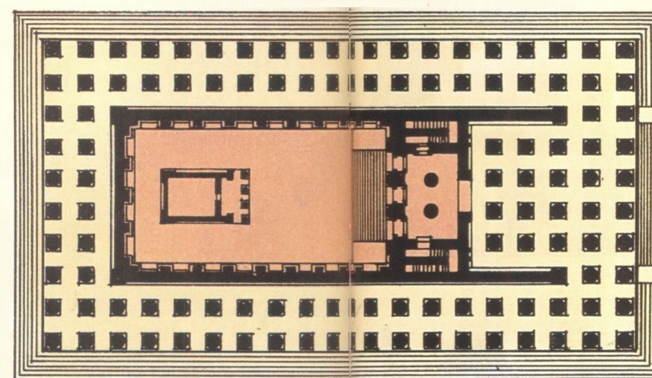
PLAN D'UN TEMPLE CLASSIQUE



HEPHAISTEION (ATHENES)

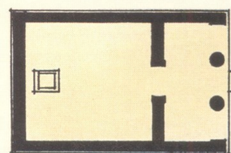
0 5 10 m

VARIANTES



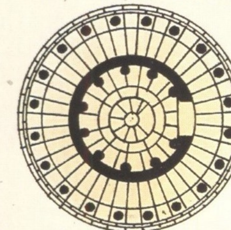
DIDYMEION (PRES DE MILET)

0 10 20 m



TRESOR DES ATHENIENS (DELPHES)

TRESOR



THOLOS DE LA MARIMARIA(DELPHES)

THOLOS

ELEMENTS D'UN ORDRE ARCHITECTURAL



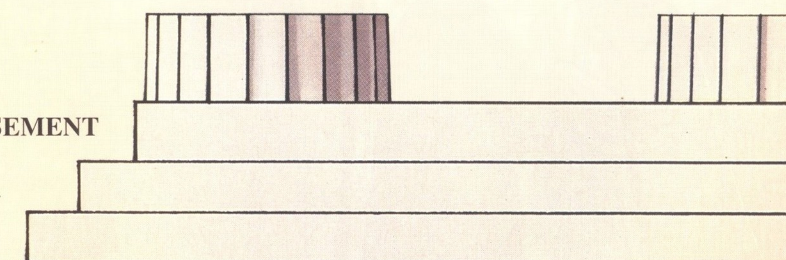
FRONTON

ARCHITRAVE

TRIGLYPHES ET METOPES

CHAPITEAU

COLONNE AVEC CANNELURES



SOUBASSEMENT

TEMPLE DORIQUE (ELEVATION PARTIELLE)



LES COSTUMES

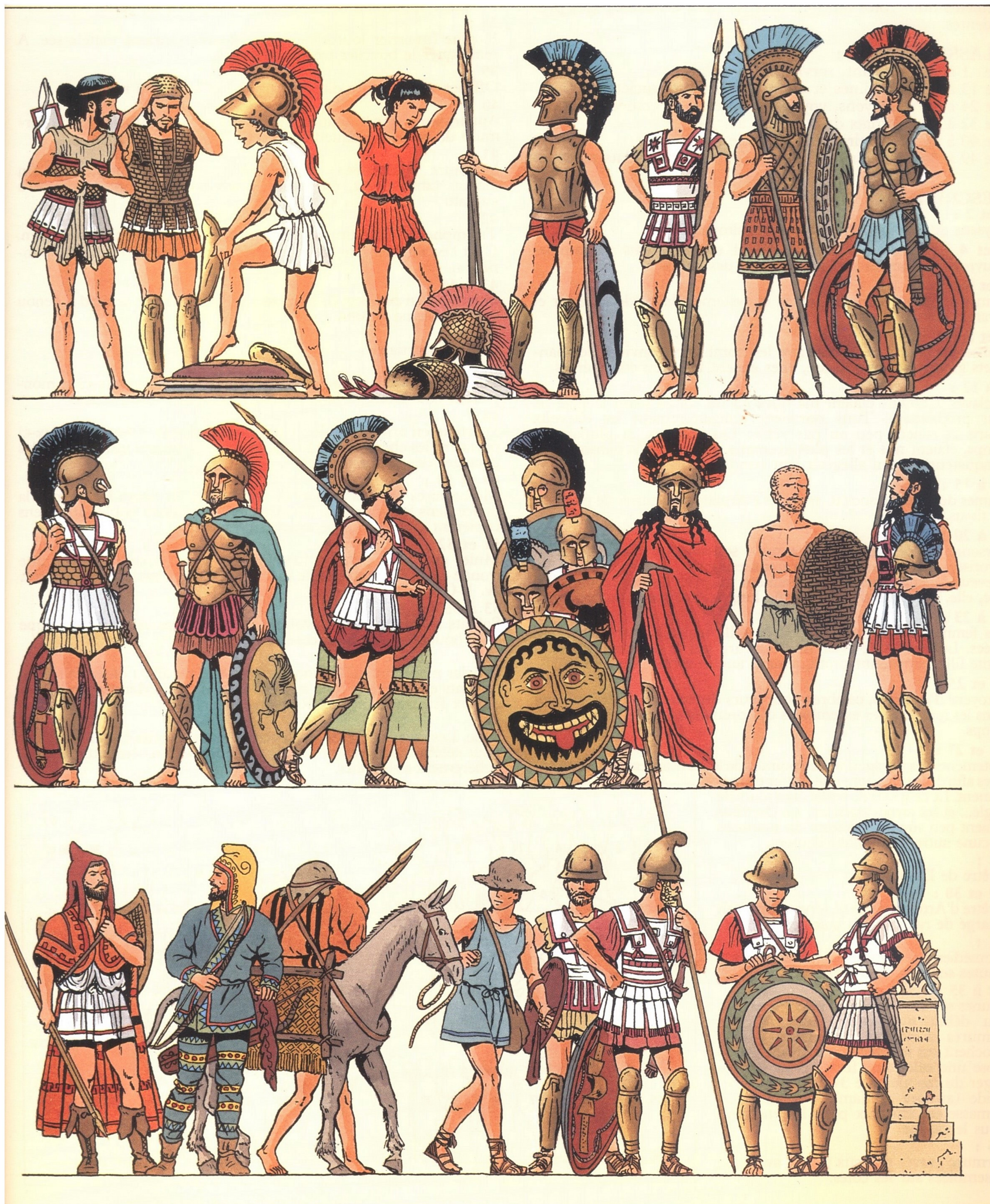








La diversité des vêtements de l'ancienne Grèce fut très grande et il est impossible d'en restituer l'ensemble en quelques pages. Néanmoins il est permis d'envisager d'en fournir des aperçus essentiels dans la série des ouvrages qui sont prévus dans cette collection et, pour ce qui concerne celui-ci, il s'agit d'un éventail de vêtements civils et militaires concernant la période IVème et Vème siècles av. J.-C., qui correspond à la plupart des illustrations architecturales précédentes.



Le croquis ci-dessous aidera le lecteur à repérer les différents éléments numérotés qui sont illustrés dans les deux pages précédentes.

CLASSIFICATION :

De 1 à 12 : Paysans, serviteurs et esclaves.
De 13 à 23 : Citadines et dames de la haute société.
De 24 à 31 : Citoyens, voyageurs, prêtres et comédiens.
De 32 à 39 : Soldats du Ve siècle av. J.-C.
De 40 à 48 : Militaires du IVe siècle av. J.-C.
De 49 à 56 : Auxiliaires Thraces, Peltaste et soldats macédoniens.

DESCRIPTION

1 et 2 :
Paysans de l'Attique aux vêtements simplifiés.

3 et 4 : Servantes – pas forcément esclaves mais de familles pauvres – préposées à la surveillance des enfants.

5 et 6 :
Jeunes enfants avec leurs jouets et systèmes de garde en osier et céramique.

7 et 8 :
Danseuses chargées de distraire les nombreux convives des banquets grecs. De basse classe, elles étaient très peu considérées.

9 à 12 :
Esclaves. Certains étaient marqués au fer rouge selon le sigle de leur propriétaire. Tous portaient obligatoirement les cheveux courts et étaient peu ou pas vêtus. Les garçons, la plupart du temps, étaient nus et les plus avenants servaient d'échansons aux banqueteurs ce qui allégeait leur condition.

13 à 15 :
Dames de la haute société avec des éventails en plumes de paon ou en tissus.

16 à 20 :
Personne noble avec ses suivantes – souvent des parentes moins favorisées – en compagnie de deux enfants. Le garçon porte les cheveux fournis mais aucun vêtement jusqu'à l'âge de sept ans. La fille, elle, est vêtue d'une tunique longue, par tradition.

21 à 23 :
Les femmes sortaient assez peu en ville mais toujours accompagnées. La jeune fille avait une ceinture qui la différenciait de la petite fille, cependant pratiquement aucun artifice ou bijou.

24 et 25 :
Citoyens d'Athènes, célèbres pour leurs discussions et dialectiques dans les nombreuses assemblées qui prenaient le plus clair de leur temps.

26 et 27 :
Vêtements des voyageurs. Les pointes de leurs manteaux sont plombées afin de les empêcher de flotter exagérément. Le chapeau de paille était alors de règle... et les armes aussi car les chemins étaient peu sûrs. En dehors du manteau aucune autre pièce d'habillement.

28 :
Prêtre de Dionysos.

29 et 30 :
Prêtre d'Artémis avec un servant qui était chargé de ranimer les feux des autels.

31 :
Comédien avec masque et chaussures à hautes semelles (cothurnes).

32 à 35 :
Jeunes soldats s'équipant pour l'exercice. Au début du Ve siècle av. J.-C. les armures à écailles dominent et s'accrochent sur le côté ou par l'avant. Le 33 pose une calotte de feutre pour se protéger du casque et le 34 ajuste une cnémide (armure de jambe), enfin le 35 ramasse ses cheveux pour les encastrer sous le casque.

36 :
Armure gravée en deux pièces, av. et ar., assemblées sur les côtés.

37 :
Première apparition de l'armure de corps en lin serré.

38 :
Hoplite (guerrier lourdement armé) avec cuirasse matelassée. A remarquer le bouclier très bombé.

39 :
Officier avec armure dite « sculptée » et casque à rabats.

40 :
Apparition et généralisation du casque dit « corinthien » et de l'armure de corps à plaquettes.

41 :
L'armure « musclée » conservera cependant longtemps un incontestable attrait, en revanche les boucliers ont tendance à s'aplatir.

42 :
Triomphe de l'armure de corps en lin et du casque corinthien. C'est l'équipement de base de l'époque de « la guerre du Péloponnèse ».

43 à 45 :
Guerriers en position de combat : un accroupi, le second à genou et le troisième debout.

46 :
Officier spartiate.

47 :
Hilote, servant l'armée de Sparte. Souvent utilisés ceux-ci se montrèrent courageux et fidèles... Sans grandes récompenses !

48 :
Spartiate en armure de lin. Contrairement aux Athéniens ceux-ci portaient les cheveux très longs, en sorte de tresses qui devaient les protéger des coups d'épées.

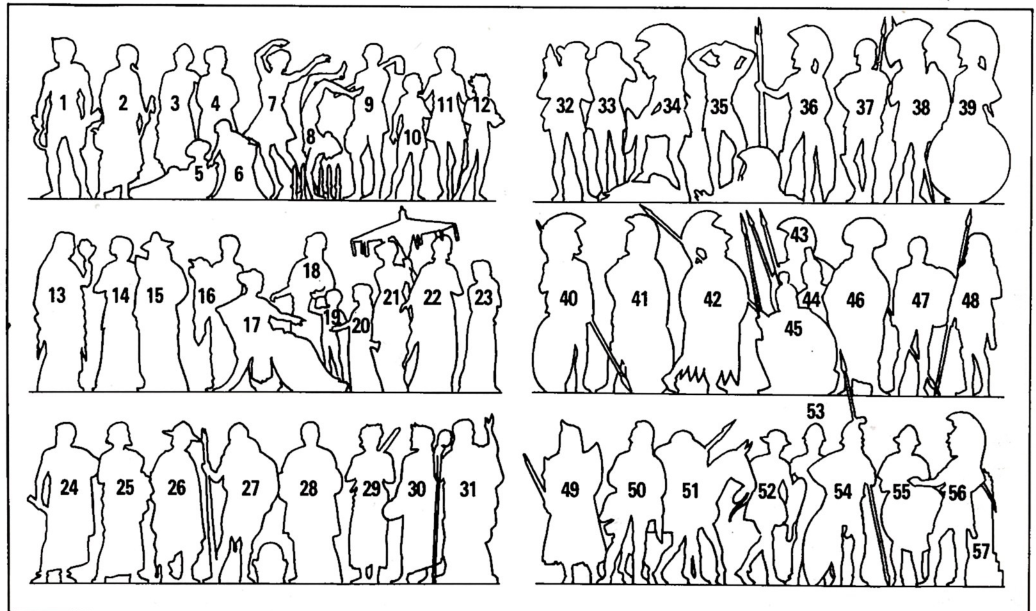
49 et 50 :
Mercenaires thraces au service d'Athènes. Ils firent longtemps la police dans la capitale de l'Attique et les cavaliers nobles athéniens copièrent vite leurs équipements typiques.

51 et 52 :
Mulet chargé et peltaste (combattant léger) – celui-ci avec une fronde – qui firent merveille lors des dernières batailles du Ve siècle av. J.-C.

53 à 55 :
Soldats macédoniens. L'évolution du costume est caractéristique et le bouclier s'aplatit encore davantage.

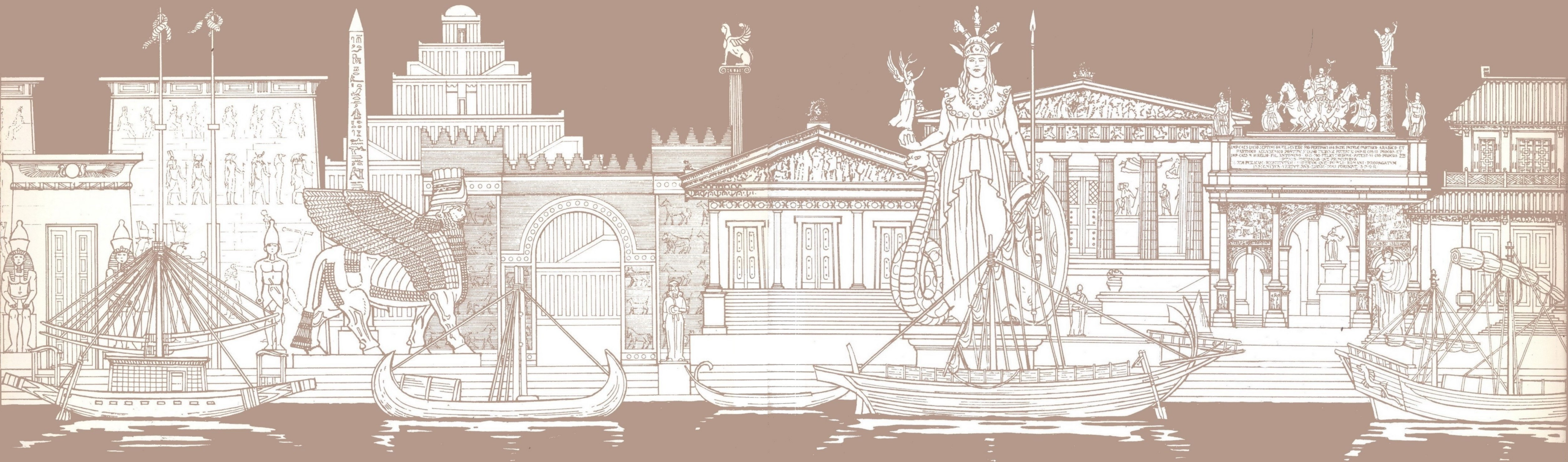
56 :
Officier macédonien. Ce modèle sera très répandu dans les siècles suivants et copié par tous les belligérants de la Méditerranée, jusqu'aux Étrusques et aux Romains.

57 :
Stèle. Les anciens Grecs en élevèrent une très grande quantité, soit pour célébrer une victoire, soit pour honorer un combattant particulièrement valeureux.



Dépôt légal : Juin 1997
ISBN : 2-205-4594-6

Printed in France by PPO - Pantin.



LES VOYAGES D'ALIX

Voyager avec Alix, c'est partager sa passion de la découverte et revivre l'histoire de l'Antiquité, comme une grande aventure au présent. C'est explorer, à travers des images fortes et vraies, sites et monuments, villes et campagnes. C'est rencontrer chez eux des gens tels qu'ils vivaient à Athènes, Rome ou Karnak, il y a des milliers d'années.

Il fallait tout le talent d'une équipe de collaborateurs remarquables réunie autour de JACQUES MARTIN pour recréer le monde antique et nous le faire aimer avec Alix comme guide.

Déjà parus:	**A paraître:**
L'EGYPTE 1	**LA GRECE 2**
LA GRECE 1	
ROME 1	
ROME 2 (Les Voyages d'Orion)	
LA MARINE ANTIQUE 1	

